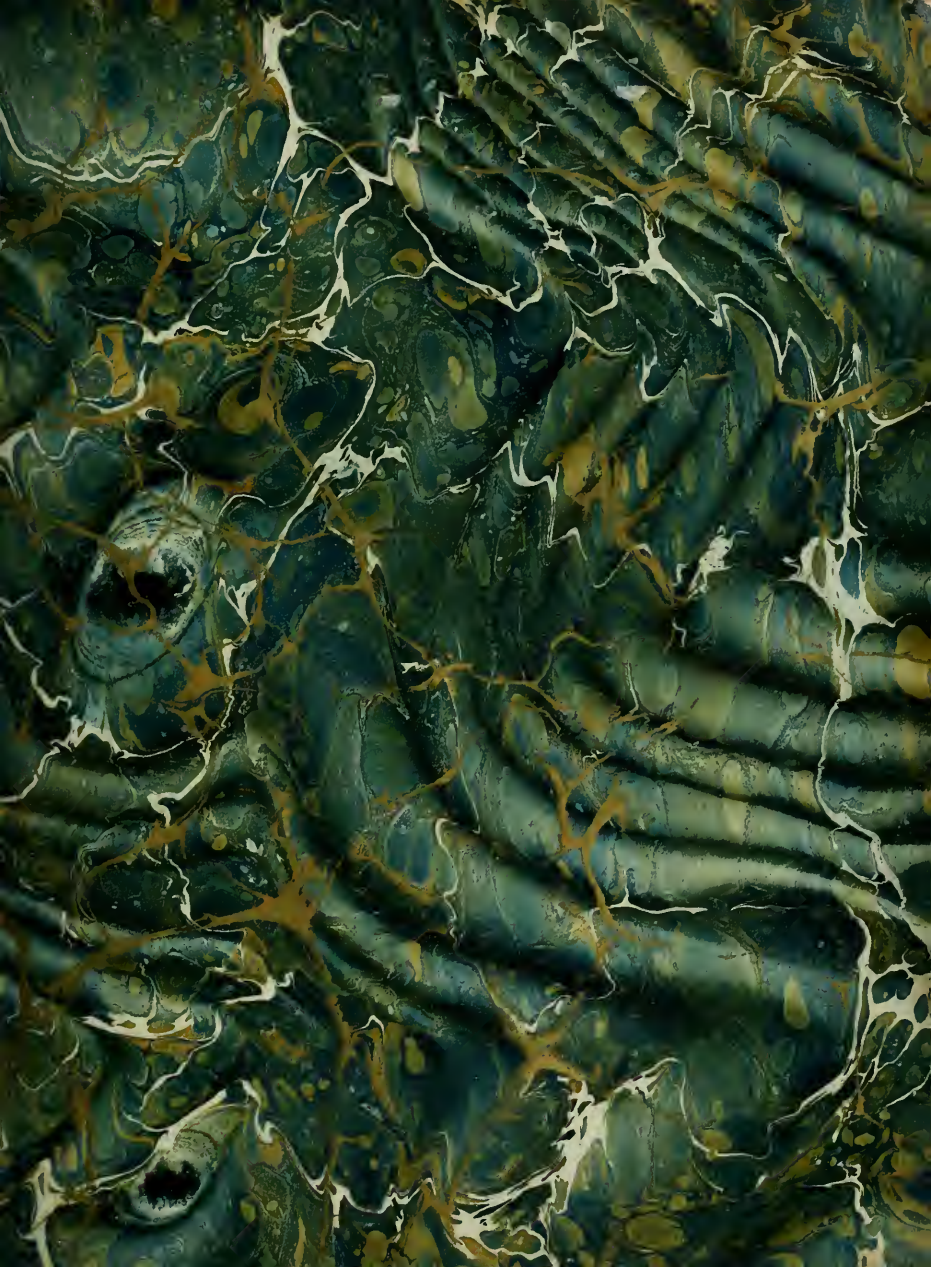
U d'/ of Ottawa
39003002137767



Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lhommeorchester00mend

L'homme Orchestre

DU MÊME AUTEUR

Les Boudoirs de verre.

L'Envers des feuilles.

Nouveaux Contes de jadis.

Pour dire devant le monde.

Pour les belles Personnes.

La Princesse nue.

Le Chemin du cœur.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. Paul Ollendorff, éditeur, 28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

CATULLE MENDÈS

L'homme Orchestre

AVEC

DES IMAGES DE LUCIEN MÉTIVET

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1896
Tous droits réservés.

Universitas
BIBLIOTHECA

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

25 exemplaires sur papier vélin, numérotés à la presse

CHACUN DE CES EXEMPLAIRES COMPREND

Une suite des hors texte coloriés à l'aquarelle

par LUCIEN MÉTIVET

PQ
2359
.M5H59
1896

L'Homme-Orchestre

Ce samedi d'un automne d'il y a quatre ou cinq ans, nous étions, un de mes chers amis, poète excellent, et moi, rimeur médiocre, à peu près les seuls passagers à bord du petit vapeur qui fait le service, une seule fois par semaine, de Boulogne à Guernesey ; nous allions revoir, pèlerins fervents, la Maison du Maître. Le navire semblait peu sûr, avec ses ais çà et là disjoints, avec sa machine grinçante et secouante, puant la mauvaise huile, et dont la cheminée basse râlait rauquement, par secousses, de la noire fumée vite effiloquée au grand vent; ponté seulement du côté

de la proue où se tenait le capitaine, fort homme trapu, court-chevelu, court-barbu, qui était en même temps le pilote, il avait, vers la poupe, dans sa cale pas toiturée, un grouillant pêle-mêle, blanc sale, de moutons et d'agneaux. Car, à sa fonction de distribuer, chaque dernier jour de la semaine, de rares lettres et de plus rares journaux aux habitants des toutes petites îles de la Manche, gardiens de phares ou solitaires des rocs marins battus d'écume, le capitaine joignait l'industrie de fournir aux insulaires de la viande encore vivante. Avant midi, nous en eûmes deux ou trois fois le spectacle. Le navire ralentissait sa marche, rasant presque la terre ; le capitaine jetait, dans une barque qui se détachait de la côte et s'approchait du navire, d'abord de menus paquets, puis, aidé du chauffeur, une, deux, trois bêtes bêlantes, quelquefois davantage, selon le nombre des habitants de l'île ;

et si quelque bête, après une culbute laineuse dans l'air, mal lancée, tombait à l'eau, les hommes de la barque, d'un coup de rame, lui écrasaient le crâne afin de la repêcher plus aisément. Puis, cela fait, le vieux bateau, craquant, geignant, crachant son asthme noir, se remettait en marche, tanguait, roulait, rudement cahoté par le haussement et l'effondrement des lourdes vagues et le fuyant passage de la bise sonore ! Nous n'aurions pu nous défendre de l'appréhension de quelque péril, si le beau et calme ciel, immense océan lui aussi, mais tout d'azur, et où aucun nuage ne mettait une île,

ne nous eût rassurés par sa paisible et caressante splendeur.

Mais le beau temps céleste ne dura point.

Avec une soudaineté dont seul peut donner l'idée un changement à vue de décor, nous fûmes enveloppés, bien que ce fût le plein jour, d'une opaque brume blanche qui voila tout, les rives peu lointaines, la mer, le ciel, et fut, sur toute chose, comme une ouate humide où remuait en bas, à peine plus dense, le pêle-mêle blanchâtre du troupeau. Vraiment, nous ne démêlions plus rien d'entre le brouillard, ni le gouvernail, ni le capitaine, ni le noir bavé par la cheminée, ni nous-mêmes, proches pourtant l'un de l'autre, ni la braise du tabac au bout de nos cigares. Plus de vent, plus de vagues autour du navire glissant lentement; rien qu'une pâle épaisseur, impénétrable aux yeux, et que le geste de nos bras traversait invisiblement, sans l'écarter.

Et voici qu'autour de nous, à droite, à gauche, devant, derrière, aboyèrent, sinistrement, les sirènes ; car, en la peur de quelque rencontre, petits paquebots ou voiliers, tous les navires épars autour du nôtre, la plupart arrêtés, quelques-uns continuant précautionneusement leur marche, avertissaient de leur voisinage par la vibrante clameur de leurs bouches de cuivre ; et nous traversions lentement d'infinies ténèbres blanches déchirées de hurlements.

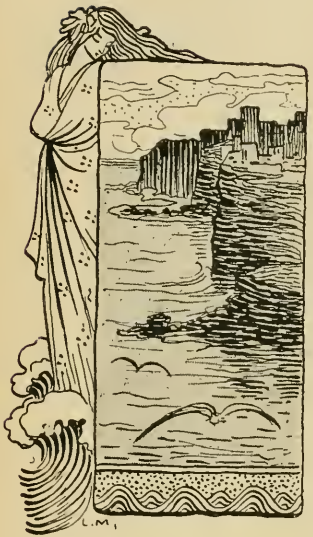
Mon ami me dit :

— Ce brouillard soudain est un phénomène fréquent dans ces parages. Il aura ceci de fâcheux pour vous que nous allons passer devant Aurigny, sans que vous puissiez voir cette île.

— Aurigny ? répétai-je.

— Aurigny, au milieu de la mer, si proche des côtes pourtant, est une solitude terrible.

C'est une île grise et rouge, toute de pierre et de brique, parce qu'elle est une grande roche sur laquelle on a bâti des casernes. Pas un arbre, pas une fleur, pas une source fluant vers la mer. Ce n'est qu'un haussement minéral hors du flot, exhaussé encore par de froides et rectangulaires bâtisses, minéral aussi. Là, point de familles; non, ni enfants ni femmes ; rien que des soldats gris comme la roche, rouges comme les briques. Ils sont mille, deux mille, ou trois mille ; et, dans la monotonie stricte de la discipline, allant, venant, d'un pas régulier, faisant l'exercice, rentrant aux casernes, n'entendant d'autre bruit que les roulements des



grêles tambours ou des durs clairons, ils sont seuls en cet exil au milieu de la mer. A Aurigny, personne n'aborde, sinon, quatre fois le mois, le capitaine du bateau où nous sommes. Le télégraphe y apporte les nouvelles, le téléphone y parle, mais seulement aux chefs de la garnison ; et, si proches de la France et de l'Angleterre, si proches d'elles qu'ils peuvent voir nettement les côtes de France en se tournant d'un côté, les côtes d'Angleterre en se tournant de l'autre, les hommes en uniforme qui séjournent là ne peuvent apprendre que cinquante-deux fois par an ce qui se passe dans la vie. Chacune de leur semaine, jusqu'au septième jour, ignore le monde entier. Des rois peuvent mourir, des princes peuvent naître, des batailles peuvent être gagnées ou perdues, des révolutions peuvent faire s'écrouler des trônes, sans qu'ils en soient instruits qu'après bien des jours passés ; et celui dont

le plus cher parent est mort un samedi soir ou un dimanche, ne connaîtra son deuil que l'après-midi du samedi suivant, quand passera le bateau qui distribue les lettres et vend les moutons.

Vraiment, tandis que parlait mon ami, une pitié me venait pour ces isolés de tout en la captivité de leur discipline. Peut-être exagérait-il un peu? une nouvelle télégraphiée ou téléphonée à un chef pouvait être transmise aux soldats. Mais ils n'en demeuraient pas moins privés, sept jours durant, de toute communication personnelle avec cette humanité dont ils apercevaient les maisons échelonnées sur les rives; et les exilés les plus lointains n'en étaient pas plus séparés qu'eux.

Cependant, les sirènes s'étaient tues. Et voici que, tout à coup, sous un éperdu frôlement de vent clair, frais et bleu, se déchira, se dispersa, s'évanouit toute l'opaque brume,

et nous étions, maintenant, les vagues réveillées battant le navire criard, dans une heureuse tempête lumineuse, sous l'énorme azur sans nuages.

Bientôt, à notre droite, Aurigny se dressa.

Mon ami avait dit vrai. C'était un lieu farouche et dur. Aucun sourire. Rien que l'effroi net de la solitude nue, l'escalade de la pierre par de la pierre, et une longue étroitesse d'avenues montantes entre la roche grise et la brique rouge. A cause des fenêtres, sans femmes accoudées, et, plus souvent, des façades sans fenêtres, murs de casernes, murs d'hôpitaux, l'ennui quotidien et régulier de la solitude sans espoir s'espaçait, se prolongeait, s'éternisait ici. La vie était absente de ce strict et brutal séjour de vivants, et je voyais, un à un, ou deux par deux, ou trois par trois, mais toujours avec l'air d'être seuls même quand ils étaient en nombre, passer à pas

comptés, en silence, des uniformes. Et le soleil du ciel était triste sur cette rigide mélancolie de pierre. Les quelques soldats, venus sur le quai ou s'approchant en barque pour prendre les paquets bien peu nombreux de journaux et de lettres, ou pour recevoir les moutons, ne parlaient pas, ne riaient pas, montraient en leurs gestes précis, sur leurs visages froids, l'absence de toute joie, de toute rêverie, la longueur des attentes ayant éteint enfin les espérances. Ainsi, c'était véritable ! Ils vivaient, ces hommes, à l'écart des hommes, ils ne voyaient plus qu'eux-mêmes, et les pierres, et la mer et le ciel à la diversité toujours pareille. Dans d'autres garnisons, même aux plus noires villes anglaises, il y a les prostituées, et les tavernes, les brutaux amusements du baiser, et les rudes folies de l'alcool. Cela, en somme, c'est de la vie, et une ressemblance de l'idéal ; et il y a, chaque

matin, les chères lettres aimantes ou familiales, la curiosité des choses qu'on a lues dans les journaux, choses tristes ou drôles, et que ceux qui les ont lues racontent aux autres pour se divertir et les divertir. Ici, rien, et toujours rien, sinon tous les huit jours, quand le bateau passe. Oh ! comment ne mouraient-ils point de lente mélancolie ? Quoi ! pas une guinguette chantante et rieuse, pas de bombances, pas de danses, — et les consolations envoyées de loin, si rares ! Attristé jusqu'au fond de l'âme, je regardais la morne île de pierre, et cet isolement d'hommes de qui la rareté passante me révélait leur coutume désolante et enfin acceptée d'être à jamais seuls.

Comme le capitaine allait lever l'ancre et suivre sa route vers Guernesey, quelqu'un, enveloppé d'un grand manteau de laine grise, se leva du fond de la cale ouverte, d'entre le grouillement des moutons.

— Eh bien ! eh bien ! dit-il, pourquoi ne m'a-t-on pas réveillé ? Je ne vais pas plus loin, je descends ici, moi. Approchez-vous du bord, un peu plus ! On mettra la passerelle. Je vous dis que je descends ici ; on me connaît bien, peut-être, puisque je viens tous les ans.

Et, en s'accrochant des mains, l'homme avait grimpé sur le pont. Debout, il laissa tomber son manteau. Il avait un violon à la main, un chapeau chinois sur la tête, une grosse caisse dans le dos et des cymbales entre les chevilles. En se secouant, il fit sonner tout cela. Le violon racla un air de quadrille, le chapeau chinois agita une pluie de grelots, les cymbales tintèrent, pendant

que tonnait le tonnerre amusant de la grosse caisse ! C'était, en son tumulte joyeux, un de ces errants des banlieues ou des foires, voyou parisien, naguère musicien de quelque bastringue suburbain, ou Napolitain joueur de harpe au théâtre de Guignol, qui se haussa jusqu'à l'ambition d'être un orchestre à lui tout seul ; c'était, violon, chapeau chinois, grosse caisse et cymbales sonnantes par des cordes qu'agitent les pieds dansants, un Homme-Orchestre ! Et tandis que, tout remué de soubresauts, il violonait, tambourinait et tintinnabulait, sortis de la caserne, et des maisons sans femmes aux croisées, et des

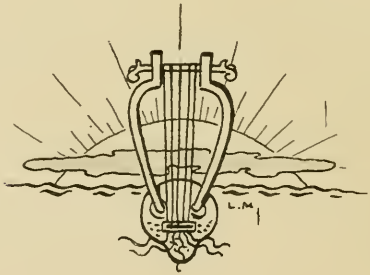
parois de pierre sans fenêtres, accouraient vers le morne quai rectangulaire, vifs, joyeux, levant les bras, poussant des cris, tous les soldats de la garnison de l'île solitaire. Il y avait, vers lui, toute une précipitation d'âmes heureuses ! On lui faisait signe, on l'appelait, on le hélait. « Venez ! venez ! oui, venez ! ah ! ah ! ah ! qu'il y a longtemps que vous n'êtes venu. Descendez ! venez ! venez donc ! » Tout en secouant toutes ses musiques, il suivit la passerelle, sautilla, multiple bruit joyeux, et dès qu'il eut mis le pied sur la rive de pierre, dès qu'il eut crié : « Au revoir, capitaine, vous me reprendrez samedi prochain ! » il fut enveloppé, saisi, enlevé, emporté par toute la foule qui le secouait très fort pour qu'il fût plus de bruit, et qui, sept jours durant, s'amuserait de l'Homme-Orchestre !

Le bateau s'en allait. Des brumes nous renveloppèrent. C'est à travers de blêmes et

L.M.

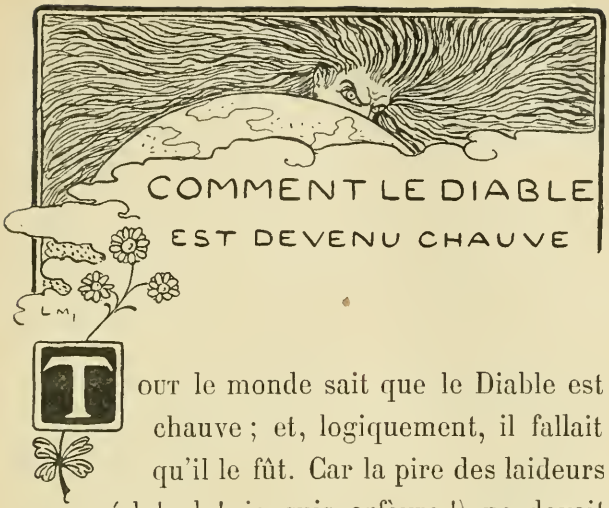
denses brumes, soudain remontées, redescendues, resserrées, que nous continuâmes notre voyage. Le double roc désert d'Aurigny n'apparaissait plus, et nous glissions sur la mer, parmi le grand silence blanc et les sirènes qui recommençaient à aboyer. Mon ami me dit : « Oui, l'Homme-Orchestre, — j'avais oublié ça, — vient tous les ans, à Aurigny et y demeure toute une semaine. Il chante, il se remue, il fait du bruit, allègre. On danse autour de lui, on est content qu'il soit là, on oublie qu'il sera si longtemps sans revenir... » Et, pendant que le bateau glissait dans les brumes lourdes et pâles, je pensais, plein de douce tristesse, que nous sommes pareils, nous tous, un peu, à la solitaire garnison de l'île d'Aurigny, et que, si près de la joie, si près de la vie, nous en sommes si éloignés pourtant, cheminant le long des longues avenues du Devoir et de l'Ennui, le long de la

longue discipline humaine, sans nouvelles de l'Idéal, avec de très rares espoirs de bonne nouvelle ; pareils aux moroses soldats de la citadelle au milieu de la mer ; et qu'il faut bien accueillir, en se pressant sur le quai, les poètes, ces hommes-orchestres, qui viennent trop rarement, entre les montées opaques des brumes, apporter à nos détresses abandonnées la consolation d'un peu de musique...



Comment le Diable

est devenu chauve



Tout le monde sait que le Diable est chauve ; et, logiquement, il fallait qu'il le fût. Car la pire des laideurs (eh ! eh ! je suis orfèvre !) ne devait pas être épargnée à l'abominable auteur de tout le mal humain.

Mais on sait moins généralement comment Lucifer, que plusieurs nomment Iblis, et d'autres Baalzebub, — c'est comme qui dirait le Seigneur des Mouches, — a perdu ses cheveux.

J'en conterai le conte tel qu'il me fut enseigné par un barbier de Pampelune, — grand

joueur au bilboquet, selon la tradition, entre barbe et frisure, — qui avait pour enseigne : « *A la Perruque de Satan.* »

Blonde comme l'étoile du matin, rouge comme l'enfer, noire comme l'éternelle nuit, la chevelure de l'ange rebelle était si prodigieusement touffue et hérissée, que, lui précipité, elle émergeait par-dessus toute la terre et toute la mer comme une démesurée ombrelle de touffes et de mèches. Et Notre-Seigneur en était fort chagriné. Car, même en mettant ses bésicles, qui sont faites, ainsi que nul ne l'ignore, de la dernière étoile du Sud et de la dernière étoile du Septentrion, jointes par une queue de

comète, il ne pouvait distinguer, à travers l'énormité de cette flamboyante et obscure tignasse, le monde, si beau, qu'il avait créé ; et, quand on a inventé les roses, c'est bien le moins qu'on ait le plaisir de les voir. En outre, le Seigneur, d'après les plus authentiques portraits que nous avons de lui, a plus de barbe que de chevelure ; et il éprouvait peut-être quelque jalousie.

Rien ne lui eût été plus facile, sans doute, que d'enflammer les cheveux du diable, avec la Foudre ! Mais il lui en avait déjà lazardé le front ; et, démiurge pris d'un scrupule d'honnête dramaturge, il répugnait à un second emploi du même moyen. De sorte qu'il fût demeuré assez longtemps perplexe, si le Saint-Esprit, toujours bien avisé, n'avait parlé ainsi :

— Que vous voilà, Cousin, embarrassé pour peu de chose ! Décidez seulement qu'à

chaque meurtre qui se commettra sur la terre, Lucifer perdra un cheveu ; à en juger d'après la façon dont les humains s'entre-tuent, il aura bientôt la tête lisse comme un rocher de la grève, usé par vingt siècles de marée.

— Quoi ! soupira le Bon Dieu, ceux que je fis aiment tant à se défaire ? Mais, soit, essayons de ce moyen.

Puis, ayant dit : « Que Lucifer perde un cheveu à chacun des meurtres qui se commettra sur la terre, » il se tint coi, attendant parmi les splendeurs, les azurs, les musiques de son éternité.

Et le crime épilait le Diable ! Pas de coup de poignard, d'épée, de massue, de lance, de fusil, de couteau, qui ne lui tirât un poil d'ombre ou de flamme, et des batailles lui arrachaient des touffes entières. Cependant, si merveilleusement nombreuse était la che-

L.M.
R.Y.S.

velure du Diable que, quelque temps passé (ce fut un jour d'avril), le Seigneur, en se penchant, ne put même pas apercevoir vaguement, à travers elle, les branches de lilas où les mésanges font leurs nids d'amour et de chansons.

Mais le Saint-Esprit :

— Ne perdez pas espoir. Par quelque étrange anomalie, on se tue moins que de coutume, là-bas. Décidez seulement qu'à chaque vol qui se commettra sur la terre, Lucifer perdra un cheveu ; comme, à bien considérer les choses, les hommes ne possèdent que ce qu'ils se dérobent les uns aux autres, il aura bientôt la tête nue comme une fesse de petit ange.

— Cousin ! soupira le Bon Dieu ; j'ai peine à croire que les mortels soient tous des larrons. Qu'ont-ils à prendre puisque je leur donnai la beauté du ciel et des femmes, les

fleurs, les oiseaux, et les vagues de la mer, et le profond des forêts vertes où l'on fait la sieste à l'ombre ? Pourtant, j'essaierai de ce nouveau moyen.

Et il dit : « Que Lucifer perde un cheveu à chacun des vols qui se commettra sur la terre. » Et, attendant, il se plut aux concerts des séraphins.

Le crâne infernal fut étrangement secoué ! Qu'un gamin chipât une bille, qu'un voleur de grand chemin détroussât un passant, qu'Alexandre le Grand conquît les Indes, que César prît les Gaules, qu'une fille vidât les poches d'un vieux bourgeois endormi, qu'un pickpocket décrochât la montre d'un provincial, c'était un cheveu, un cheveu, un cheveu, un cheveu encore, que lui arrachait chaque geste de larcin ! Il y eut des coups de Bourse qui lui coûtèrent des mèches énormes. Mais la miraculeuse chevelure n'eut, çà et là, que

quelques raies, comme une forêt immense a des venelles ; et Notre-Seigneur ne voyait toujours pas sa chère terre. Surtout il lui aurait plu de suivre, à travers ses bésicles étoiles, la promenade des couples amants entre les aubépines, qu'il avait faites si parfumées pour qu'ils y espérassent leurs bouches, vers la mousse qu'il fit si douce, exprès pour eux.

Le Saint-Esprit, soucieux :

— Alors, on vole si peu ? Prenons un grand parti. Ordonnez, Cousin, qu'à chaque bêtise qui sera dite sur terre, Lucifer perdra un de ses cheveux.

— Eh ! là ! Eh ! là ! Cousin, dit le Bon Dieu, vous perdez le respect ! Pensez-vous que ceux que je fis à mon image et de qui l'âme est née de mon souffle soient de fieffés imbéciles ? Néanmoins, je tenterai l'épreuve. Que Lucifer perde un de ses cheveux à chacune des bêtises qui sera dite sur la terre !

Oh ! la pauvre tête de Baalzébub ! Elle se dénudait comme un champ de javelles sous un vent de tempête. Calembours, chansons de cafés-concerts, réflexions devant les peintures des salons, s'acharnaient à elle. Des premières de vaudevilles, des conférences de M. Brunetière, l'empoignaient aux tempes, à la nuque, lui arrachaient tout ! Mais l'innombrable et invincible chevelure persistait, malgré tout l'effort de la bêtise humaine ! et elle émergeait toujours, pareille à

une démesurée ombelle de touffes et de mèches, — cachant même les sentiers d'aubépines fleuries où vont les couples amants.

Furieux, le Saint-Esprit s'écria :

— Employons les moyens suprêmes ! Ordonnez, Cousin, qu'à chaque baiser adultère qui sera donné à Paris, Lucifer perdra un cheveu.

Le Bon Dieu se montra fort courroucé.

— Ah ! vraiment, Saint-Esprit, vous allez trop loin ! Quoi ! avez-vous si mauvaise opinion des jeunes femmes que je mis tous mes soins à parfaire si jolies et si honnêtes ? et, en particulier de la Parisienne, qui est la femme, comme la rose est la fleur ? Les épouses de là-bas, heureuses d'être la grâce et le charme du foyer, et de causer, le soir, avec leurs maris et leurs enfants, sous la lampe familiale, n'ont garde d'aller courir le guilledou. Certes, elles sont amoureuses, car

je les voulus telles, mais leurs vertueuses tendresses ne contredisent pas leurs tendres vertus.

— Essayez toujours, dit le Saint-Esprit.

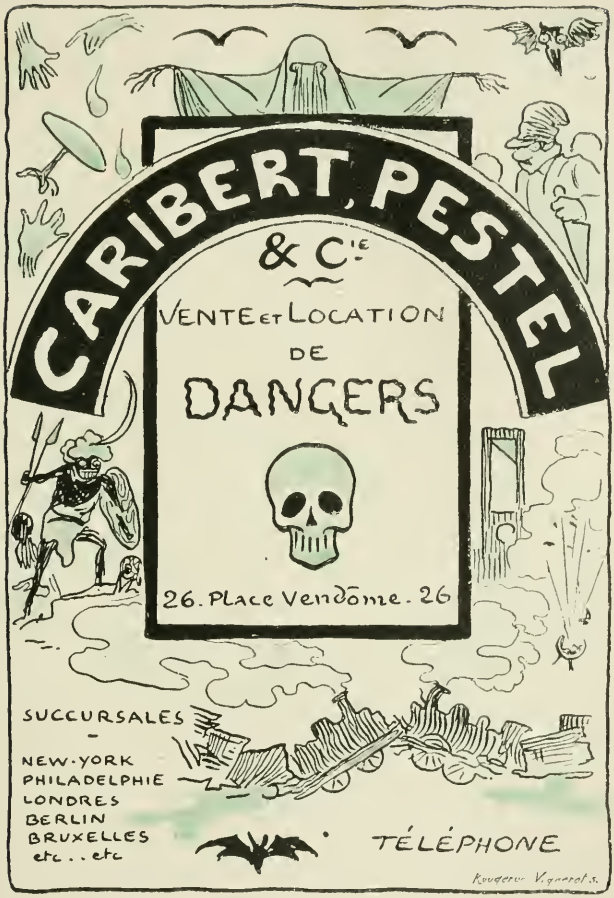
— Pour vous montrer votre béjeaune, oui ! dit le Seigneur.

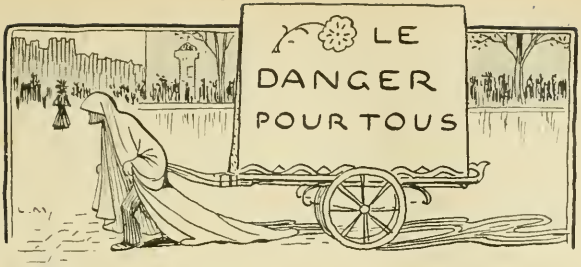
Et :

— Que Lucifer perde un cheveu à chacun des baisers adul...

Il n'eut pas besoin d'achever... Le Diable était chauve !

Le Danger pour tous


CARIBERT, PESTEL
& Cie
VENTE ET LOCATION
DE
DANGERS
26. Place Vendôme. 26
SUCCURSALES
NEW-YORK
PHILADELPHIE
LONDRES
BERLIN
BRUXELLES
etc.. etc
TÉLÉPHONE



TOUT le monde a reçu ou va recevoir cette circulaire :

AGENCE CARIBERT, PESTEL & Cie
Place Vendôme, 26

VENTE et LOCATION
DE
DANGERS
Abonnements à la semaine au mois ou à l'année.
(*On reprend les dangers qui ont cessé d'effrayer.*)

TÉLÉPHONE

Paris, 20 *mai* 1895.

M

Nous n'avons pas la prétention d'émettre une vérité nouvelle en disant que l'amour du péril fut, et n'a point tout à fait cessé d'être, le propre de notre race. Tout Français, vraiment

digne de ce nom, tressaille encore de joie à l'idée d'exposer sa vie pour une bonne cause, ou même pour une mauvaise, comme un cheval au premier tarantatara du clairon, selon l'heureuse onomatopée du poète Ennius. Mais, en les temps actuels, où se raffine jusqu'à l'extrême la subtilité des âmes, ce sentiment se complique, sans nul doute, d'un autre sentiment, plus nouveau, qui tend peut-être à le remplacer et qu'on pourrait appeler : le Désir de la Peur. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que la faveur dont jouissent auprès des dames, et même auprès des messieurs, les écrivains qui, par l'étrangeté adroite, glissante, insinuante d'un récit, parviennent à leur causer le chatouillis d'un frisson ; et les soirs, à la campagne, les pieds aux chenets, sous l'abat-jour de la lampe à demi baissée, il n'y a rien de plus plaisant qu'une histoire de revenant, tandis que, de l'autre côté du

volet de la fenêtre close, le vent qui se plaint passe comme un glissement de linceul. Pour parler d'une façon plus générale, c'est la Peur seule qui peut énergiquement, et si agréablement à la fois, secouer l'inertie et l'ennui de nos existences qu'une trop longue habitude des joies et des douleurs communes — l'amour, la richesse, le bonheur familial, les trahisons, la misère, la mort des plus chers parents — désaccoutuma enfin de s'en émouvoir ;

et les douleurs et les joies qui, par un caractère d'exceptionnalité ou d'excès, pourraient nous intéresser vraiment, sont si peu fréquentes dans le trantran des choses qu'elles ne sauraient entrer en ligne de compte.

Au contraire le Danger, naturellement celui qui nous menace nous-même — car celui que d'autres courent n'a droit qu'à notre indifférence, — le Danger, même s'il est médiocre, suffit à nous distraire de la banalité de vivre, et, s'il est formidable, nous fait aimer la vie par l'alarme de la perdre ! La Peur, en un mot, est le seul efficace moxa de l'universelle veulerie.

De là, sans doute, même en les âmes les moins téméraires, les plus bourgeoises, l'inavouée, mais très réelle espérance, de bouleversements sociaux et de tyranniques revanches ! De là, — pour ne point parler politique, — les mains sur les tables qui tourneront peut-être, qui écriront, qui parleront, d'où se lèveront d'autres mains, surnaturelles, effrayantes ! de là, ces voyages de jeunes hommes vers les contrées noires, incertaines, mystérieuses, vers le terrifiant surgissement, tout à coup,

d'innombrables nègres agitant des zagaies. Et qui sait si la plupart des crimes n'ont pas pour inconscient mais principal mobile, le besoin de redouter de plus près l'échafaud ?

Mais les gens, même très crédules, ne tardent pas à ne plus trembler à cause de doigts phosphorescents dans l'ombre, qui sont les doigts du médium, ou de l'apport d'un bouquet de violettes, qui était dans la poche du médium ; tout le monde n'a pas le loisir et l'argent d'un voyage au centre de l'Afrique ; quelques personnes scrupuleuses répugnent à assassiner un proche parent, ou même un inconnu, fût-ce en vue de l'angoisse dans le livide matin de la place de la Roquette. Il est vrai qu'il y a les accidents de voiture, les rencontres de trains, les cheminées qui tombent sous le vent d'orage, les explosions de bombes, mais on ne peut raisonnablement compter sur la réitération nombreuse et sûre de ces évé-

nements ; et l'on est bien obligé de s'avouer qu'il ne peut pas y en avoir pour tout le monde.

Donc, les occasions de la Peur, de la Peur qui rompt la monotonie d'exister, de la Peur au frissonnant délice, de la Peur qu'il lui faut, de la Peur qu'il exige, manquent à l'homme moderne.

L'agence Caribert, Pestel et Cie (siège principal, 26, place Vendôme, à Paris, succursales à New-York, à Philadelphie, à Londres, à Berlin, à Bruxelles, et correspondants dans toutes les principales villes du monde) vien combler cette lacune.

A des prix modérés, à des prix qui, croyons-nous, ne peuvent effrayer qu'à peine les plus petites bourses, — d'ailleurs, ce petit effroi est déjà un avantage appréciable, et nous le donnons pour rien, — à des prix que nous espérons pouvoir baisser encore, nous offrons

au public, soit en vente, soit en location, des Dangers de toutes sortes ; entendant par le mot : vente, que le Danger acquis par une personne sera réservé à elle seule, qu'elle seule en pourra désormais connaître la Peur, et, par le mot : location, qu'au contraire, nous reprenons, après un certain temps, la libre disposition du Danger, qui ne fut, pour ainsi dire, que prêté.

Comme il est deux sortes de périls, le péril surnaturel et le péril naturel, l'agence se divise en deux grandes sections, tout à fait distinctes, qui ont à leur tête : l'une, M. Caribert; l'autre, M. Pestel.

Nous ne croyons pas aller au delà de la vérité en proclamant que M. Caribert est le plus éminent des spécialistes en ce qui concerne les terreurs fantastiques. Tout le monde sait qu'il s'est préparé à la mission qu'il devait remplir, par les plus patientes lectures,

et aussi par de longues études expérimentales. S'il a appris l'épouvante de l'inconnu

dans les livres anciens des mages, et aussi dans les œuvres des Cazotte, des Hoffmann, des Edgar Poe, des Villiers de l'Isle-Adam, il a passé de longues heures attentives dans les carrefours décriés, — selon l'heureuse expression d'Éliphas Lévy, — dans les cimetières livides de mystérieuse lune, dans les ruines des maisons hantées, guettant, précédées de feux follets qui fuient, les sorcières qui vont au Sabbat, les hautes formes blanches qui se lèvent des tombes, et les conciliabules chuchotants des spectres entre les vieilles pierres. On peut dire que, désormais, s'aidant de petits décors funèbres, aisément transportables, et d'un personnel très expert, choisi,

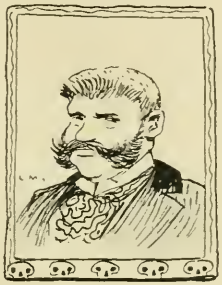
pour la plus grande part, parmi des ensevelisseuses de morts et d'anciens employés des Pompes-Funèbres, — gens tout à fait propres

à donner un caractère de naturalisme (car il faut être moderne) au surnaturel, — il est en état d'exécuter toutes les commandes d'une clientèle qui, nous le pensons, sera surtout faite de jeunes dames morphinées, de veuves ou de mères mélancoliques, en pleurs d'un

époux ou d'un fils, et de cabalistes à peine alcooliques. Il excelle aux apparitions qui, deux à deux, joignent à la terreur spectrale un peu de sadisme d'outre-tombe, aux lointaines résurrections des êtres aimés parmi un bruit de chaînes pour lequel il est sans rival, et aux posthumes gestes de l'Apollonius de Thyane, évoqué, à qui manque le pied gauche, selon l'opinion des plus célèbres auteurs. Ajoutons que M. Caribert demeure continuellement à la disposition des clientes et des clients ; fût-ce à minuit, fût-ce à deux heures du matin, il suffit d'une parole au téléphone pour que, pas plus de quarante minute après, une personne, tout à coup réveillée, éprouve la délicieuse épouvante de quelque fantôme étendu dans le lit, le long d'elle, pendant que les quatre murs de la chambre grimacent de rires infernaux. Pour un petit supplément, on obtient de la musique d'un orchestre invisible,

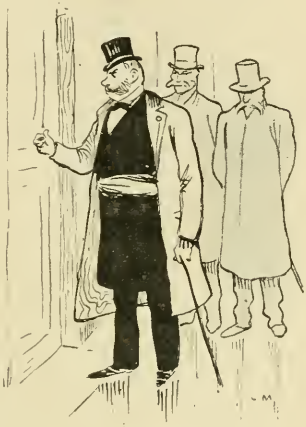
qui, généralement, joue une valse mystérieuse de Chopin; si l'on exige du Wagner, c'est plus cher, à cause des difficultés d'exécution.

Quant à M. Pestel, sa spécialité, nous l'avons dit, est celle des périls matériels. Il tient à la disposition des dames et des messieurs qui veulent bien avoir confiance en lui, des coups de sifflets lointains, puis rapprochés, à l'heure où après le théâtre on rentre chez soi, par des rues désertes, des filles qui menacent si on ne leur fait pas l'aumône ou si on ne les suit pas, des attaques nocturnes, des bruits de monseigneurs, la nuit, dans la serrure de la porte d'entrée, des passages à travers la chambre de gens courbés, furtifs, qui emportent quelque chose sous le bras, ou, seulement, un remûment de quelqu'un caché



sous le lit. Grâce à des ententes avec un grand nombre de camelots et avec la plupart des cochers de fiacre, il peut mettre en vente ou en location, les bousculades contre un mur avec des coups de pied dans le ventre, des roues de voitures qui frôlent, — ou renversent, selon le prix, — et généralement, tout ce qui peut faire frémir dans le quotidien de la vie. Aux familles bourgeoises qui, à la campagne, le dimanche, se promènent en barque, il offre le brusque effondrement des planches de la barque, et, à celles qui préfèrent les matinées dans un cirque ou un café-concert, le cri : « Au feu ! au feu ! » qui fait tout à coup se ruer aux portes closes et aux parois inenfonçables le troupeau affolé des spectateurs. M. Pestel sera prochainement en mesure de traiter avec les municipalités à qui plairaient que quelques cas de choléra asiatique, foudroyants, se produisissent dans leurs villes ;

à cet effet, sous la direction d'un médecin spécialiste qui a séjourné à la Mecque, au temps des grands pèlerinages, des clowns s'exercent tous les jours, depuis trois mois, aux plus abominables dislocations; avant peu, ils seront capables de donner la parfaite illusion des affres cholériques. En attendant nous pouvons signaler une très intéressante innovation de M. Pestel. Tout le monde sait, par expérience, combien sont languissants, vers le sixième mois, les rendez-vous dans les garçonnières ou dans les chambres d'hôtel garni : grâce à M. Pestel, plus d'ennuis en les baisers, enfin trop coutumiers, car il frappe à la porte, violemment,



« au nom de la loi ! », et il apparaît, commissaire de police !

Tout ce que nous venons de dire ne saurait donner qu'une faible et incomplète idée des moyens que nous employons pour procurer à notre clientèle le Plaisir de la Peur. Nous affirmons qu'il n'est pas une occasion de craindre que nous ne puissions mettre en vente ou en location ; et notre assortiment correspond à tout ce qu'on peut désirer.

Nous prévoyons une objection. Comment, nous dira-t-on, peut-on éprouver véritablement l'inquiétude d'un péril que l'on sait fictif, artificiel, et dont on a soi-même, et en discutant le prix, réglé tous les détails ?

Ceux qui parlent ainsi ne savent pas ce qu'ils disent.

Sans même faire allusion au contentement d'orgueil qu'on peut éprouver à sortir victorieusement, devant un certain nombre de

personnes, d'une aventure dont elles ignorent le mensonge, nous répondrons que, chez la plupart de nos contemporains, la lâcheté est au moins égale au Désir de la Peur; et cette lâcheté, tout à coup, s'affole à tel point, si les circonstances qui doivent causer la peur sont habilement ménagées, avec quelques variantes imprévues, — ceci, c'est le devoir de notre industrie, — qu'on oublie presque totalement le marché auquel on la doit. Les familles bourgeoises, quand on crie : « Au feu ! » dans la salle pleine, sont les premières à se ruer et à s'étouffer dans un angle de mur; l'amant dit : « Si c'était le vrai commissaire, tout de même ! » ; le promeneur qui passe place de la Concorde, pense, en insultant le cocher : « Sacrebleu ! s'il m'avait écrasé pour de vrai ! » et nous avons l'exemple d'un très sérieux gentleman, qui, ayant désiré qu'on fît mine de le jeter à la Tamise du haut d'un pont, étrangla

trois de nos hommes, de peur d'être jeté en effet.

Du reste, parmi l'innombrable correspondance qui, chaque jour, nous remercie d'avoir satisfait à l'un des plus urgents besoins de l'âme humaine, nous choisirons deux lettres de nature, pensons-nous, à convaincre les plus incrédules. Nous tenons à la disposition du public les originaux de ces lettres dont les signatures ont été légalisées par les maires et les commissaires de police.

Première lettre ; elle se rapporte à la spécialité de M. Caribert.

Messieurs Caribert, Pestel et Cie,

Directeurs de l'agence de vente et de location de Dangers,
26, *place Vendôme, Paris.*

Château de Blessival, par Fleuriot (Eure)
12 mai 1895.

Messieurs,

Je suis heureuse de joindre mon témoignage à tant d'autres qui militent en faveur de l'entreprise

que vous avez inaugurée. Ma grand'mère, la marquise de Blessival, âgée de soixante-cinq ans, et qui, depuis longtemps, s'adonnait aux pratiques du spiritisme, et n'en avait obtenu que des résultats à peu près négatifs, ayant entendu parler de votre Agence, vous écrivit afin que vous lui donniez le plaisir de voir se promener sur la terrasse de notre château, deux fantômes, l'un de marquis, l'autre de marquise, habillés comme au temps des vieilles cours. Vous consentîtes, avec un désintéressement presque complet auquel je me plais à rendre hommage, à lui donner ce divertissement. Mais telle fut la vraisemblance de vos spectres, suivis d'un petit page qui portait la queue de la marquise, que ma grand'mère tomba en syncope ; depuis, elle n'a pu quitter son fauteuil, paralysée, hagarde, et nous attendons sa mort d'un jour à l'autre. Je vous écris cette lettre pour que vous en fassiez l'usage qu'il vous plaira et je vous prie de croire à ma sincère admiration.

RENÉE DE BLESSIVAL.

L'autre lettre concerne la spécialité de M. Pestel :

Messieurs Caribert, Pestel et Cie,

Directeurs de l'agence de vente et de location de Dangers.
26, *place Vendôme, Paris.*

Bordeaux, 14 mai 1895.

Messieurs,

Je suis heureuse de vous apporter mon témoignage.

La semaine dernière, mon mari et moi, nous dînions ensemble dans un cabinet particulier du restaurant de Bayonne. Encore que mon mari fût très vieux, il se plaisait parfois à ces petites escapades. Tout en mangeant un plat de cèpes, — cette sorte de champignons, comme vous le savez, est une des gloires de notre pays, et, pour ma part, je regrette de ne pouvoir la souffrir, — mon mari m'apprit que pour m'épouvanter un peu et pour se faire peur à lui-même, il s'était adressé à l'agence Caribert, Pestel et Cie. Un médecin allait entrer tout à coup dans le cabinet et s'écrier, avec des gestes de hâte et d'épouvante : « Malheureux monsieur ! ne mangez pas ces cèpes, ils sont empoisonnés ! On vient de me faire appeler, trop tard. Trois personnes qui en ont

déjà mangé, ce matin, sont mortes dans les plus affreuses convulsions ! » Mon mari riait de tout son cœur, je riais à me tordre. La porte s'ouvrit, un médecin se précipita en criant : « Malheureux monsieur ! ne mangez pas de ces cèpes ! Ils sont empoisonnés ! on vient de me faire appeler, trop tard ! Trois personnes qui en ont déjà mangé sont mortes ! » Mon mari glissa de sa chaise sous la table, les garçons le relevèrent, l'emportèrent, et trois heures après il succombait dans les plus affreuses convulsions.

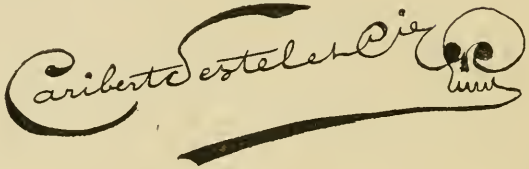
Je vous écris cette lettre pour que vous en fassiez l'usage qu'il vous plaira.

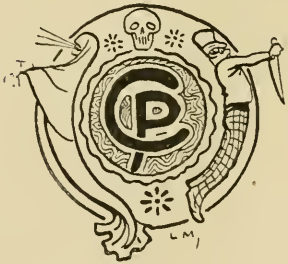
Votre reconnaissante,

Veuve Gaillac.

Ainsi, personne ne saurait douter qu'en effet, nous donnons, capable d'atteindre aux effets les plus définitifs, la peur, la délicieuse peur, qui est devenue l'unique espoir des générations modernes ; nous tenons nos prix courants à la disposition du public.

Nous vous prions d'agréer, M , l'assurance de notre considération et de notre parfait dévouement.





Les Irréprochables

LES IRRÉPROCHABLES

LISE DE BELVÉLIZE

La, dis, vraiment, tu le penses ? Dis-moi tout ce que tu sais là-dessus. Tu le penses ?

MARTHE DE LIGNOLLES

Quoi donc, chère ? Qu'est-ce que je pense ?

LISE

Que...

MARTHE

Que ?...

LISE

Que des femmes...

MARTHE

Des femmes ?...

LISE

Du monde, du vrai monde, mariées, honnêtes, enfin des femmes comme nous...

MARTHE

Eh bien ?

LISE

Ont des amants.

MARTHE

Oui !

LISE

Non !

MARTHE

Je t'assure que si !

LISE

Des amants... avec qui elles...

MARTHE

Assurément.

LISE

Dans des lits ?

MARTHE

Presque toujours.

LISE

En chemise ?

MARTHE

Pas toujours.

LISE

Enfin, tout à fait ?

MARTHE

Plus !

LISE

Comme avec leurs maris.

MARTHE

Mieux !

LISE

Mais c'est abominable !

MARTHE

A qui le dis-tu ?

LISE

Mais on n'a pas idée d'une horreur pareille !

MARTHE

Pas idée.

LISE

Tiens ! Si je savais qu'une de mes amies fût dans ce cas...

MARTHE

Eh bien ?

LISE

Donnât-elle les plus beaux dîners de Paris, reçût-elle des grands-ducs et des ambassadeurs, fût-elle hospitalière dans sa loge rete-

nue pour toutes les premières de Sarah Bernhardt...

MARTHE

Enfin, la meilleure des amies.

LISE

... Je cesserais de la recevoir !

MARTHE

Et tu ferais bien, ma chère.

LISE

Oh ! ce n'est pas que je sois bégueule !

MARTHE

Non, non, tu n'es pas bégueule. Moi non plus.

LISE

Toi non plus. Il est certain que, dans la vie mondaine, à moins de vouloir passer pour une provinciale ou pour une sauvage...

MARTHE

C'est la même chose.

LISE

... On est obligée, avec les hommes, à certaines concessions.

MARTHE

Qui oserait dire qu'on n'y est pas obligée ?

LISE

Mais il y a des limites à tout.

MARTHE

Ce serait du joli, s'il n'y avait pas de limites !

LISE

Ainsi, n'est-ce pas, pendant les valses, on peut se laisser serrer, par son danseur, un peu plus qu'il n'est indispensable.

MARTHE

On le peut.

LISE

Aux dîners, même quand on est très décolletée, il n'y a pas d'inconvénient à l'être encore davantage, en se penchant, en se penchant toujours plus, comme si on était furieusement gourmande de la pêche qu'on a dans son assiette.

MARTHE

Ce qu'ils sont drôles, les voisins de table, alors !

LISE

Des yeux ! et essoufflés !

MARTHE

On ne sait pas s'ils vont prendre la pêche, eux, dans leur assiette...

LISE

Ou dans nos corsages. Et il y a plus drôle encore.

MARTHE

Quoi ? Quand ?

LISE

Quand ce n'est pas des pêches qu'on a servi. Quand c'est des bananes. Tu as remarqué la mine qu'ils font quand nous ôtons, avec nos doigts nus, l'enveloppe verte...

MARTHE

Lise !

LISE

Et que nous prenons entre nos dents...

MARTHE

Lise !

LISE

La banane.

MARTHE

Oh ! Lise ! finis, Lise !

LISE

Et je comprends aussi très bien que, dans le boudoir, à côté du salon où l'on danse, on laisse sa main, dégantée, entre des mains qui ne la veulent plus lâcher, qu'on accepte, avec un frisson qui ne défend aucune espérance, un souffle tout près des lèvres, ou, dans les petits cheveux de la nuque, un frôlement de moustaches.

MARTHE

Je le comprends aussi.

LISE

Car il y a ces affreuses cocottes, et des actrices, qui font tout ce que veulent les hommes.

MARTHE

Les vilaines filles !

LISE

Pas laides.

MARTHE

Maquillées !

LISE

Presque autant que nous. Enfin, à ses jours, on n'aurait pas un ami, si on ne se résignait à quelques complaisances.

MARTHE

Hélas !

LISE

Mais elles n'ont rien de répréhensible.

MARTHE

Rien.

LISE

Parce que c'est du flirt.

MARTHE

Du flirt. Justement. Tu as dit le mot. Du flirt.

L M,
F.V.

LISE

Pas autre chose. Et, le flirt, on peut le pousser aussi loin que possible...

MARTHE

Plus loin même.

LISE

...Sans cesser d'être une honnête femme.

MARTHE

Puisque c'est du flirt !

LISE

Ainsi, moi.

MARTHE

Toi ?

LISE

Tu connais M. de Marciac ?

MARTHE

Mais oui, mais oui.

LISE

Il fait de la photographie, dans un hôtel, rue Weber.

MARTHE

Bon.

LISE

Eh bien, ma chère, j'ai posé chez lui, moi !

MARTHE

Vrai !

LISE

Comme je te le dis.

MARTHE

Désha...

LISE

Jusqu'à la ceinture !

MARTHE

Oh !

LISE

Dame ! il était en train de se ruiner, l'imbécile, pour la grosse Constance Chaput, des Nouveautés.

MARTHE

Tu t'es dévouée.

LISE

Dans l'intérêt de sa femme, qui est mon amie.

MARTHE

C'est bien !

LISE

Autre chose. Hier, M. de Valensole voulait absolument m'emmener dîner au cabaret...

MARTHE

Dans la salle de tout le monde ?

LISE

En cabinet particulier.

MARTHE

Fi ! — Tu as refusé.

LISE

Pourquoi aurais-je refusé ? Je suis sûre de moi. Et je savais bien que, au restaurant, je ne courrais pas de risques plus sérieux que dans mon salon.

MARTHE

Si tu es sûre de toi ! C'est égal, en cabinet particulier...

LISE

Mon Dieu ! quand je dis : cabinet... il y avait, au fond, derrière des rideaux presque clos, — des rideaux de satin japonais, éclatants, jolis, amusants, — une blancheur longue et vague comme un mystère de neige...

MARTHE

Comment, comment, chérie ?

LISE

Tu ne t'imagines pas — mais si, tu te l'imagines — à quel point c'est drôle, ces endroits-là. Dans le couloir, tout le temps, des bruits, des rires, des rires de femmes, avec des mots... des mots... Et, quelquefois, des gens se trompent de porte. Tiens, hier, à quatre heures du matin...

MARTHE

A quatre heures du matin !

LISE

Je ne suis pas sûre... Trois heures et demie... Quelqu'un est entré, en se trompant... Mais il n'a rien vu, parce que nous étions derrière les rideaux, et j'ai eu le temps de fourrer ma tête sous...

MARTHE

Tu as dû avoir une peur !

LISE

Mais tout ça, ce n'est pas mal... puisque c'est du flirt !

MARTHE

Evidemment, puisque c'est du... Pourtant les limites dont tu parlais tout à l'heure...

LISE

Eh ! il y a des limites... même aux limites !

MARTHE

Tu as raison. Moi, le vicomte d'Argelès a bien souvent voulu, lui aussi, m'emmener dîner au cabaret... J'ai dit non.

LISE

Bah ?

MARTHE

Mais il est venu passer un mois au château de mon mari. A la campagne, c'est convenable ; la campagne, c'est simple, c'est hon-

nête. Nous allions nous promener ensemble, tout seuls, quand les chasseurs étaient partis. Il y a, au bout d'une très longue et très étroite venelle un profond abri de branches et de hautes herbes, quelque chose comme une grotte de feuillage où ne pénètre point le jour; et, là, les heures étaient si douces, que le plus long temps avait des brièvetés de minute; et je pense qu'un soir nous aurions oublié de rentrer dîner au château, si tout à coup, une bergerette qui passait par là ne fut arrivée en disant : « Tenez, madame, voilà votre jupon, que le vent a emporté sur le grand chemin ! »

LISE

Ton jupon !

MARTHE

Oui, le vicomte avait eu la prudence de mettre une pierre sur ma robe. Mais tout ça, ce n'est point mal...

LISE

Puisque c'est du flirt ! L'extraordinaire, l'horrible, c'est que des femmes du monde...

MARTHE

Du vrai monde...

LISE

Mariées...

MARTHE

Honnêtes...

LISE

Enfin, des femmes...

MARTHE

Comme nous...

LISE

Aient des amants. Et, tiens, bien que tu le penses, bien que tu le dises, toi qui sais les choses, non, ma chère, non, je ne veux pas le croire, je ne le crois pas !

Le Larcin dans le bois

I

Quand elle fut tout à fait certaine, sous l'envers frémissant des feuilles, que désormais Clitandre, poète parisien, n'était plus en état de lui offrir l'occasion d'une résistance ou d'une chute :

— Hélas ! dit la comtesse Clymène, il n'est plus l'heure de le vouloir céler ! L'interruption de notre promenade n'a rien eu qui me puisse laisser un souvenir pénible. Il est bien évident, vertueuse comme vous me connaissez, qu'en acceptant d'aller à votre bras, dans le bois de Meudon, regarder des jeux de

soleil entre l'enchevêtrement des branches, je n'avais d'autre pensée que de voir entre l'enchevêtrement des branches, des jeux de soleil, en effet ! J'eusse considéré comme un fort impertinent prophète celui qui m'aurait dit qu'après le douzième arbre, un peu avant la clairière, vous me mettriez à la bouche un baiser auquel j'acquiescerais si peu farouchement. Non, je ne m'attendais guère à cueillir aujourd'hui, parmi les mousses dorées et les rougissantes bruyères, la fleur, déjà, d'un aimable remords. Mais puisque le mal est fait, puisque vous avez triomphé, le soleil aidant, de mes neiges intimes, et que vous avez étrangement scandalisé, en même temps que la mienne, la pudeur des solitudes, je ne vois aucun inconvénient à reconnaître que la faute où je me laissai choir, sous la poussée de votre désir, ne manqua point de m'offrir quelque agrément (que révélèrent, hélas ! mes traîtres

soupirs !), et je ne vous en veux qu'avec modération, encore que vous vous soyez, par trois fois, rendu digne de toutes les rancunes. Je vais plus loin : je confesse que vous n'êtes pas seul coupable ; j'eus sans doute le tort, en cette matinée d'été, oui, je l'eus, d'être beaucoup plus jolie que de coutume ; il devait être bien difficile à des lèvres de ne pas convoiter mes lèvres, et j'accorde que moi-même, les voyant dans un miroir, je les eusses baisées. Cependant il faut se faire une raison, comme on dit. En supposant que vous soyez encore capable de nouveaux outrages (ce qui ne laisse pas d'être assez douteux !), l'heure est venue de n'en plus commettre, et de revenir à l'auberge, où l'on doit avoir fini de préparer notre déjeuner. Allons ! monsieur, ne feignez point de bouder, je vous prie ; rendez-moi la jupe et le corsage que vous m'avez ôtés, en de si perverses intentions, et qui sont, je pense,

accrochés à quelque branche. Vous n'espérez pas, peut-être, que je regagnerai le monde civilisé en un costume dont l'insuffisance aurait de quoi surprendre les personnes les moins enclines à l'austérité ?

Il dit :

— Comme il vous plaira, Clymène.

Car deux choses sont impossibles à cet amant poète : c'est de tolérer une mauvaise rime et de désobéir à son amie.

Mais voyez l'étrange aventure ! Le corsage, la jupe, naguère suspendus au branchage, n'étaient plus là, n'avaient pas même laissé l'ombre des choses enfuies.

— Oh ! qui les vola ? dit Clitandre.

La face ridée d'un ricanement de bête humaine, un faune sortit d'entre les hautes fougères.

— Le voleur, dit-il, c'est moi !

II

L'apparition d'un demi-dieu sylvestre n'avait rien qui pût surprendre Clymène ni Clitandre ; une assez longue habitude des bocages parisiens leur a permis à tous deux de savoir qu'il suffit de s'y aimer, pour qu'ils soient peuplés de divinités comme les bois de l'Attique ; et, lorsque deux amoureux se mirent, en s'y baisant, la rivière où les blanchisseuses de Sèvres battent le linge, c'est le Céphise, tout de suite.

— Faune ! dit l'amant, nous ne perdrons pas de temps à te reprocher un larcin dont ton loisir s'amusa ; mais songe qu'il y a des gardes champêtres ! Ils ne permettent pas aux jeunes femmes de se promener en chemise, par les chemins. Restitue donc la jupe et le corsage,

puisque l'honnêteté t'y convie, et qu'ils ne sauraient t'être d'aucun usage.

— Eh ! dit le Faune, je ne les ai plus ! Une dryade avec qui, tandis que vous vous enlaciez, je jouais dans le fourré, après le douzième arbre, un peu avant la clairière, exigea que, les ayant dérobés, je lui en fisse don ; c'est elle seule, à présent, qui vous les pourrait rendre.

— Mais je ne les rendrai pas ! dit la nymphe à son tour.

C'était une chose amusante de la voir à

demi vêtue, les ceintures mal jointes et les agrafes mal accrochées, d'un costume de mondaine : elle éveillait l'idée, — mi-déesse pourtant et jolie comme les Amaryllis des églogues, — d'une singesse qui se serait habillée à la hâte dans une garde-robe de Parisienne.

III

— Non ! Je ne les rendrai pas ! reprit-elle, à moins que...

Elle regardait l'ami de la comtesse Clymène.

— A moins que ?... demanda Clymène.

— A moins que le jeune mortel dont vous êtes éprise ne consente à me prouver, à l'écart, loin de tous, dans la profondeur amoureuse du bois, leur inutilité parfaite. Car il arrive aux déesses de désirer les humaines amours.

— Comtesse ! s'écria Clitandre, il est urgent

que vous soyez rhabillée ! Je me dévouerai, s'il le faut !

Mais Clymène, les dents méchantes sous sa

lèvre retroussée, non sans admiration, d'ailleurs, pour le résolu amant plein de ressources :

— Je rentrerai donc sans robe dans le séjour des hommes ! dit-elle. Vous ne pensez

pas que je vous permettrai de dévêtir cette hamadryade qui me paraît une nymphe fort dévergondée ?

IV

Ces paroles dites, elle gagna la route, en chemise ; il la suivait, non sans inquiétude ; et ils rencontrèrent un garde champêtre qui dressa procès-verbal ; et on les conduisit chez un commissaire de police qui les interrogea sévèrement ; et on les garda au poste tout le jour, car personne ne voulut croire, si vraisemblable que ce fût, que la jupe et le corsage avaient été dérobés par un faune et une dryade dans le bois de Meudon.

Les Amants voyageurs
et le Tigre indien

LES AMANTS VOYAGEURS ET LE TIGRE INDIEN

— Chère âme !
— Cher cœur !
— Il pleut !
— Il vente.
— Il gèle !
— Il neige.
— Je songe...
— A quoi ?
— Aux terres
— Lointaines ?
— Où dure
— L'été ?
— Là-bas,
— Au Sud !

— Le bois,
— Le val,
— Est plein
— De fleurs,
— De mousse
— Et d'ombre.
— Chère âme !
— Cher cœur ?
— Quittons
— L'hiver !
— Quittons
— La pluie,
— Le vent,
— La neige,
— Les cieux
— Sans flamme !
— Cherchons
— Ensemble
— Les rives
— D'amour.

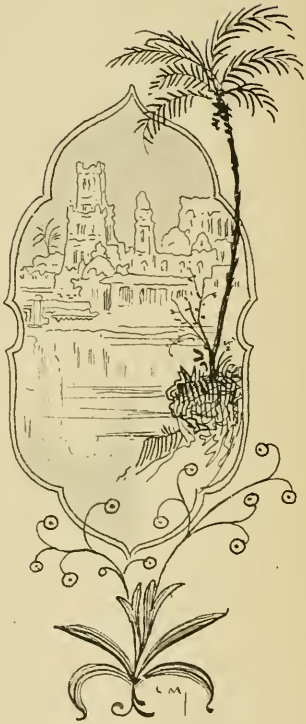
— Mais où ?
— Partout !
— Veux-tu...
— Choisis.
— L'Espagne ?
— En feu !
— Venise ?
— En or !
— Ou Gênes ?
— En marbre !
— Veux-tu...
— Partons.
— La Grèce ?
— Je t'aime.
— Lesbos ?
— Je t'aime.
— Stamboul ?
— Je t'aime.
— O joie !
— Alors...

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

— Qu'importe ?...
— Le lieu !
— Voitures,
— Wagons,
— Navires,
— Ballons,
— Roulez !
— Glissez !
— Voguez !
— Volez !
— Chère âme !
— Cher cœur !
— Déjà...
— Mais oui...
— Nous sommes
— Parmi
— Des gloires
— De rêve.
— Cieux d'ambre,
— Cieux d'or,

— Parfums,
— Rayons,
— Lotus
— Des lacs.
— Bambous
— Des bords,
— Figuiers
— Des cimes,
— Caresse
— Des ondes,
— Caresse
— Des souffles,
— Tout flambe,
— Rayonne
— Et chante
— Et vibre.
— Chaleur,
— Splendeur,
— C'est l'Inde !...
— Je pâme.

— Chère âme,
— Cher cœur,
— Suis-moi !
— Prends-moi !
— Ce bois
— Nous cache,
— La mousse
— M'étreint.
— Dénoue...
— Quoi donc ?
— Tes tresses !
— C'est fait.
— Déclos...
— Quoi donc ?
— Ta robe !
— Regarde.
— Hélas !
— Comment ?
— J'ai peur...
— Pas moi !



— Que l'air...
— Eh bien ?
— Torride...
— Un peu...
— Ne brûle...
— Ne brûle ?
— Tes roses.
— Qu'importe !
— Hélas !
— Comment ?
— J'ai peur...
— Pas moi !
— Que l'herbe...
— Eh bien ?
— Si chaude...
— Oui, chaude,
— Ne gerce...
— Ne gerce ?
— Tes lis.
— Qu'importe !

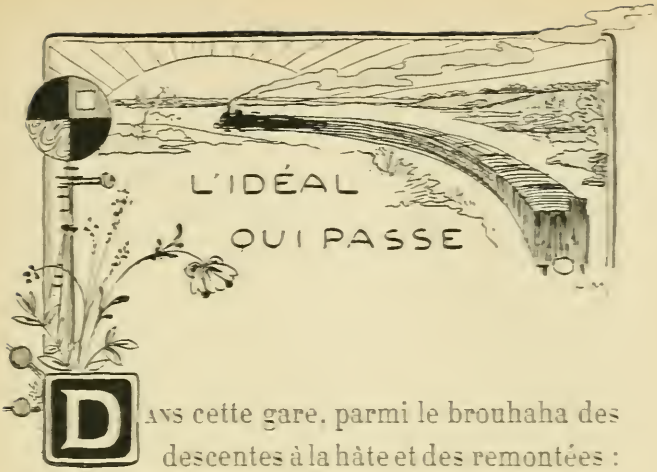
— Soit ! ouvre...
— Oui ! oui !
— Tes lèvres.
— Ainsi ?
— Ah ! ciel !
— Qu'as-tu ?
— Je tremble !
— Encor ?
— Là-bas...
— Où donc ?
— Au bord...
— Du lac ?
— Un tigre...
— Un tigre ?
— Enorme,
— Oh ! oh !
— S'avance,
— Vers nous ?
— Il rampe.
— Le traître !

L.M.

— Il gronde.
— Le monstre !
— Ses yeux
— Flamboient ?
— Terribles !
— Adore...
— Quoi donc ?
— Les miens.
— Mais non !
— Mais si !
— Le tigre...
— Tant pis !
— Nous guette.
— Caresse...
— Le tigre...
— Mes mains...
— S'étire.
— Mes bras...
— Le tigre...
— Et baise...

— Rugit !
— Ma bouche.
— Mais s'il ?...
— Hein ! s'il ?
— Nous mange ?
— Donc, baise...
— Ah ! songe !...
— Plus vite...
— De grâce !...
— Mes lèvres.
— Pourtant !...
— Et tout...
— Et tout ?
— Est bien...
— Tu trouves ?
— S'il ne...
— S'il ne ?
— Nous mange...
— Chère âme !
— Qu'après !

L'Idéal qui passe



Dans cette gare, parmi le brouhaha des descentes à la hâte et des remontées : — « En voiture, messieurs, en voiture ! » — parmi les mugissements de la vapeur qui vont frapper l'énorme vitrage aux tressaillements sonores, j'ai vu, devant son étalage de couvertures neuves, une petite vendeuse de livres, qui avait des yeux très grands et très doux, très plaintifs aussi, des yeux de rêve et de larmes...

Je ne pense pas qu'elle fût jolie. Non, pas jolie. Pas laide non plus. L'ordinaire médiocrité, aux cheveux de ce châtain sans couleur,

des jeunes demoiselles bourgeoises qui font un métier, le même tous les jours, ou qui sont employées dans quelque administration. La robe étroite et propre, avec une petite cravate sous un petit col blanc. Mais, tout en achetant un journal, je remarquai cette jeune personne à cause de ses grands yeux de songe et de plainte.

Elle ne s'inquiétait pas du journal que j'achetais, du livre qu'elle aurait dû m'offrir ; machinalement elle reçut la pièce que je lui donnai et m'en rendit la monnaie. Elle ne se tournait pas vers ce qu'elle faisait, les yeux ailleurs, et l'âme. Mes regards, d'une curiosité où, d'instinct, à de l'espoir se mêla de l'attendrissement, suivirent la direction de son regard ; et je m'aperçus que, très fixement, très ardemment, elle considérait un jeune homme, assez bien de sa personne, d'ailleurs pareil à tout le monde, qui, un pied encore sur le quai, l'autre levé déjà, allait rentrer dans le wagon,

dans le wagon, justement, où je voyageais. Et c'était d'une intense, d'une infinie tendresse, d'une tendresse d'extase, qu'elle le considérait, qu'elle voulait le retenir en l'élancement, comme retourné, de son regard. Je pensai tout de suite que j'avais eu grand tort de croire à quelque étrangeté en les yeux de cette jeune personne. Le très probable, c'est qu'elle était non la maîtresse, — oh ! non, elle avait, dans tout le corps, en sa simple robe, une rigidité naturelle de buste pas offert et de reins jamais pliés, — le plus probable, c'est qu'elle était la fiancée de ce voyageur, sans doute quelque commis, ou quelque employé des postes, des télégraphes, qui, s'en allait à Paris, peut-être pour acheter les colifichets de la corbeille de leurs noces ; et j'avais perdu le sens, de voir quelque anormal amour en les yeux dont elle lui disait au revoir. C'était tout simple ; les poètes se font de folles idées.

Ce qui me troubla dans ma nouvelle hypothèse, c'est que, lui, il ne paraissait pas prendre garde à elle, pas même d'une attention condescendante ; et, « En voiture ! messieurs ! en voiture ! » quand il fut installé dans le wagon, il se mit tout de suite à lire dans un livre, — un livre qu'elle lui avait peut-être vendu ; même très peu épris, un fiancé n'eût pas montré une telle indifférence.

Quoi donc ? ils ne se connaissaient pas ? J'avançai la tête hors de la portière ; je vis que, les bras tendus vers le wagon bientôt lointain, la petite vendeuse de livres pleurait, pleurait à chaudes larmes. Puis elle mit de l'ordre dans l'étalage des livres nouveaux.

Alors je crus vous comprendre, je crus comprendre toute votre âme, petite libraire de la gare, et vous lisez peut-être, dans l'un des journaux que vous vendez, l'histoire devinée

de vous-même... Hélas ! que je vous plains, et que je vous envie !

Toute fillette, entre les heures de l'école, elle venait à la gare, pour aider sa mère à la vente, quand s'arrêtent les express ; et, c'est curieux, les livres qu'on vous donne pour étudier, on les ouvre rarement, mais ceux qu'on vous défend de lire, on les dérobe, on les emporte, on les dévore en cachette. A quinze ans, elle eut l'âme pleine de songes, à cause des romans, à cause des poésies, l'esprit plein d'aventure, à cause des récits de voyages lointains. Désormais, la ville de province où elle était lui parut toute morne, et si

terne, d'être si proche ; quand, allant sur ses dix-huit ans, il fut question de la marier avec le fils du marchand de nouveautés, ou avec l'associé du libraire de la ville, elle ne comprit pas du tout ce dont on lui parlait ; c'était une pauvre petite qui pensait à beaucoup de choses auxquelles les autres gens, autour d'elle, ne pensaient pas. Il y avait de l'amour sur la terre, elle ne savait où, au loin ! il y avait des joies, des larmes, et de l'extraordinaire, et du prodigieux, vrai pourtant ! et de toutes les beautés des livres, de toutes leurs niaiseries aussi, elle s'était fait une âme close aux menues choses de la vie, épanouie vers les seules chimères.

On rit des jeunes personnes qui sont ainsi, de ces fillettes romanesques ; on a tort. Elles ne savent pas qu'on rie d'elles, en le mystère de leur rêve ; en apparence, elles sont pareilles à tout le monde, font le ménage, vont à l'église, mettent le couvert, aident les ser-

L.M.
H.V.sc

vantes, le soir, à fermer les volets ; elles sont divines.

Et voici qu'elle attendait avec impatience — quand elle eut vingt ans — l'heure où l'on va à la gare vendre les journaux et les livres. Non pas pour lire dans les volumes, — elle les pouvait emporter à la maison, aisément, — mais à cause des trains qui passent. La précipitation de tant d'existences étrangères ressemblait à son exaltation vers les lointaines chimères ; sans doute, ces hommes, ces femmes, qui paraissaient, qui disparaissaient, avaient pour but de leur voyage les amours, les héroïsmes, dont ses lectures l'avaient enchantée; ils étaient eux-mêmes, hommes et femmes, les amants, les héros, d'exquises ou sublimes aventures ; et les rapides, — dix minutes d'arrêt seulement, — c'était de l'idéal qui s'en va vers l'idéal.

Partir avec ceux qui passaient ! se joindre

à leur emportement vers la beauté, vers le délicieux hymen ! vers l'inconnu ! Hélas ! il fallait rester au logis pour mettre le couvert ; le père grondait si, revenant du bureau, il ne trouvait pas la soupière servie. Mais comme elle se sentait attirée vers ceux qu'elle ne pouvait suivre ! comme sa rêverie s'en allait avec eux ! Une fois, elle fut tout à fait amoureuse, soudainement, d'un jeune officier, pimpant et viril, qui lui acheta l'Annuaire, qui s'en allait vers des batailles, où, vainqueur, on le nommerait général ! Il remonta dans son compartiment, comme les autres, après la tasse de bouillon au buffet, et,

quand elle ne le vit plus, celui qu'elle avait si vite adoré et qu'elle adorerait toujours, elle pensa défaillir de tristesse. Le lendemain, elle s'éprit d'un autre voyageur, d'une autre illusion, fugace aussi. Malgré tant de déceptions, c'est devenu sa coutume d'être, au passage de chaque train, d'abord si heureuse, si désespérée ensuite. Dès que la locomotive s'arrête, — « Dix minutes d'arrêt ! » — son cœur bat étrangement, car le délice d'aimer éternellement va lui être offert, et, d'un choix rapide, elle élit, parmi les voyageurs, celui à qui son âme appartiendra pour jamais... Elle le guette, l'observe, le suit, ne s'occupe pas du tout des livres nouveaux qu'il faut vendre... Mais il repart, il n'est plus là... Pourtant ils auraient été si heureux, ils se seraient tant aimés, dans des gloires, dans des opulences... Voilà qu'il est loin déjà... Et la maman dit : « Fichue recette ! » pendant

que la petite pleure, de ne pas s'en être allée avec son rêve.

Elle ne peut pas faire autrement, — encore que les soins du ménage la devraient retenir au logis, encore que la mère suffirait à la vente, — il faut qu'elle vienne là, cinq ou six fois par jour. Chaque fois elle espère, chaque fois elle se donne toute à un inconnu qui ne l'a pas même vue, ou qui, s'il l'a regardée, ne se souvient plus d'elle, de l'autre côté du tunnel. Sa vie — sous les bourgeoises apparences des devoirs simplement remplis — n'est faite que de ces espérances, toujours vaines ; si un train est en retard, elle éprouve une intolérable angoisse, parce que c'est dans ce train-là, peut-être, que devait passer la réalisation de ses songes. Et, comme tous ceux qu'elle aime, l'un après l'autre, vainement implorés d'un regard qui retient ou qui exige d'être

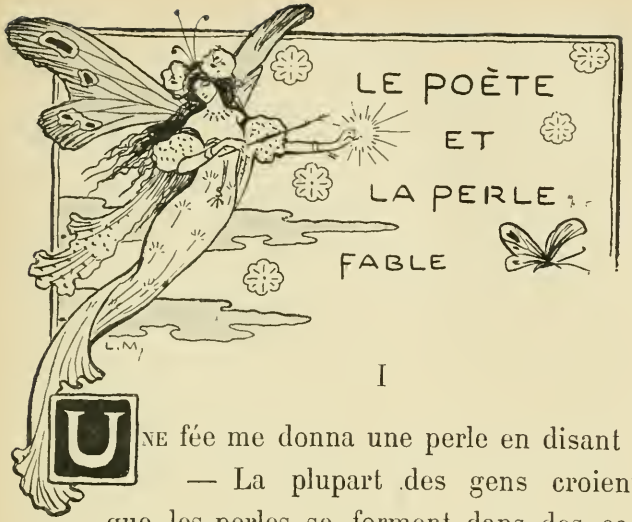
emmenée, ne prennent pas garde à elle, et ne reviennent jamais, — d'ailleurs, revenus, elle ne les reconnaîtrait pas, — elle éprouve, enfin, (bien qu'elle ait consenti à épouser, la semaine prochaine, le fils du percepteur, robuste garçon, qui lui fera, en cinq ans, six enfants,) une désolation infinie à cause du bonheur qui passe cinq fois par jour, — « Dix minutes d'arrêt ! » — et qui, malgré les regards dont elle le sollicite, ne l'emporte jamais !

Et pourtant, je ne vous plains pas, petite vendeuse de livres, à l'heure où passe l'express. Je ne vous plains pas, malgré le désespéré regard dont vous avez suivi le jeune homme, n'importe qui, en face de moi, lisant son livre dans le wagon, malgré les sanglots que vous

avez eus entre vos mains, jointes sur vos yeux. Mariée ou non, revenez ici, exactement, à l'heure du Rapide. Et espérez, et pleurez. Non seulement je ne vous plains pas, mais je vous envie, parce que vous ignorez les mortelles douleurs qui ouvrent les portières, à d'autres gares, et parce que vous ne saurez jamais, — vendant les journaux et les livres, et toujours laissée là, — ce qu'en le train qui passe l'Idéal emporte de réelles misères dans les bagages qu'on défera à l'arrivée !

Le Poète et la Perle

L.M.



I

Une fée me donna une perle en disant :

— La plupart des gens croient que les perles se forment dans des coquilles ; il n'en est rien. Les perles sont les larmes, qui tombent dans la mer, des petites Elues grondées d'avoir fait l'école buissonnière, le long de la voie lactée, par sainte Gudule et sainte Véronique, institutrices au paradis.

— Je m'en étais toujours douté, affirmai-je.

— D'ailleurs, reprit-elle, ce n'est pas de

cela qu'il s'agit. Regarde bien ce que je te donne. C'est le plus clair, le plus pur, le plus exquis des pleurs qui furent pleurés par les écolières du ciel. Ni Théocrite ni Banville n'auraient pu trouver une image digne de figurer la miraculeuse splendeur douce de cette perle ! En un mot, elle est toute parfaite.

— Que je vous remercie, bonne fée, d'un tel présent !

— Tu vas me remercier bien davantage ! A cette perle si merveilleuse que rien ne saurait lui être égalé, j'ai, en la touchant de ma baguette de coudrier incrustée de rubis, accordé le miracle de se muer, selon le vœu que tu formeras, en n'importe quel être, ou n'importe quelle chose, et de garder, sous sa nouvelle forme, qui sera tienne, son incomparable beauté. Choisis donc entre tes désirs ; et, si tu voulais qu'elle devint une étoile, elle

deviendrait sur-le-champ plus rayonnante que Sirius et Vénus et Orion et Aldebaran !

— Ah ! m'écriai-je éperdu, je veux qu'elle soit...

— Une femme ? interrompit la fée. J'attendais, de toi, un tel vœu ; sachant que tu n'es point de ceux, assez rares du reste, à qui fait horreur la rose enjouée des jeunes bouches féminines. Pourtant, ne te hâte point de te résoudre ; il arrive qu'on se repent des décisions hâtives. Prends ton temps ! Réfléchis, et surtout, rêve... Je reviendrai demain te demander le choix que tu fis. Est-ce convenu ?

— C'est convenu.

— A demain donc, poète !

— A demain, fée !

II

A vrai dire, j'étais certain que la réflexion, ni le rêve, ne modifieraient, en aucune façon, mon instinctive et si raisonnable envie. La plus belle des perles devenue, en demeurant aussi belle, femme, quel trésor eût valu celui-là ? Déjà le ravissement qui fit s'épanouir soudain toutes les roses de la terre, et s'embraser le jour, et bleuir la profonde mer, lorsque se dressa Aphrodite hors d'une robe fuyante d'écume, m'enchantait le cœur et l'âme et — vous le gageriez — le corps aussi. Je verrais, j'étreindrais, je posséderais la chimère éternellement espérée et jamais saisie de la parfaite beauté, de la parfaite beauté qui fit sangloter d'extase et rire de désespoir, les Phidias et les Cléomène. Religieux trans-

ports vers l'infini ciel des yeux, où se lèvent d'étranges étoiles ! adoration joignant les mains (bientôt ouvertes) vers la divinité de la gorge, une et double ! ferveur des messes célébrées devant la nappe blanche du ventre ! ivresse des calices bus au maître-autel qui rayonne entre la colonnade auguste des marmoréennes jambes ! je les connaîtrais, toutes ces joies ! Et je dressais l'orgueil de mon front.

Mais, à ce moment, la jeune personne qui m'est douce s'accouda à mon épaule, curieuse de mon silence rêveur, et j'eus, tout près de la moustache, ce souffle tendre, précurseur du baiser. Hélas ! qu'elle est jolie, la chère ! Me charmerait-elle à ce point, la perle-femme,

plus belle peut-être... non pas plus délicieuse? Quoi! pour l'amour de la perfection, il me faudrait renoncer à des imperfections si exquises et si adorées? J'y perdrais peut-être. D'ailleurs, — contrairement à l'exemple des grands Amants, traîneurs après eux d'un innombrable troupeau de gémissantes Elvires, — j'ai toujours eu, j'en rougis, l'horreur du change...

Qu'il serait agréable d'habiter un palais où, comme en celui que Pierre Corneille évoqua pour Psyché, tout est fait pour le plaisir des yeux. La noblesse des architectures a de quoi plaire aux âmes éprises des poèmes bien ordonnés et blancs comme de princiers vestibules! Je pensai qu'il ne serait point si sot de muer la perle en un superbe édifice. Et si elle devenait un somptueux domaine, aux longues avenues, où se prolongeraient, vers l'horizon de la mer, mes rêveries seigneuriales? Si j'en faisais un cheval prompt comme le vent

d'orage, à la crinière d'éclair, qui m'emporterait à travers les vertiges du songe? si j'en faisais des habits si resplendissants que Sardanapale n'en eut point de tels sur son triomphal bûcher, ou un festin dont l'odeur, universellement épandue, irait réjouir la faim ressuscitée de Brillat-Savarin et de Monselet, ou un carrosse de sacre parmi l'enthousiasme des foules, ou un manteau d'empereur, ou une couronne si hautainement fulgurante que s'humilieraient devant elle tous les diadèmes et toutes les tiares? Ces diverses métamorphoses de la perle avaient bien de quoi me tenter... Je pouvais vouloir aussi qu'elle devînt le trône de foudre et de nuées où s'assied Dieu le père, où je m'assiérais à mon tour... En vérité, je demeurais aussi perplexe qu'on le saurait être.

III

Mais le lendemain, — après tant de réflexions et de rêves, — il n'y avait plus en moi la moindre hésitation; quand la fée entra, je considérais d'un regard sans trouble la perle qu'elle m'avait donnée et que j'avais mise, parmi les papiers de ma table, dans une coupe de bronze, entre un volume de Léon Dierx et un volume de José-Maria de Hérédia.

La fée demanda :

— Eh bien, ton choix est-il fait, poète?

— Oui, fée.

— Définitivement?

— Oui.

— Tu ne gardes aucun regret des biens auxquels tu as dû renoncer?

— Aucun.

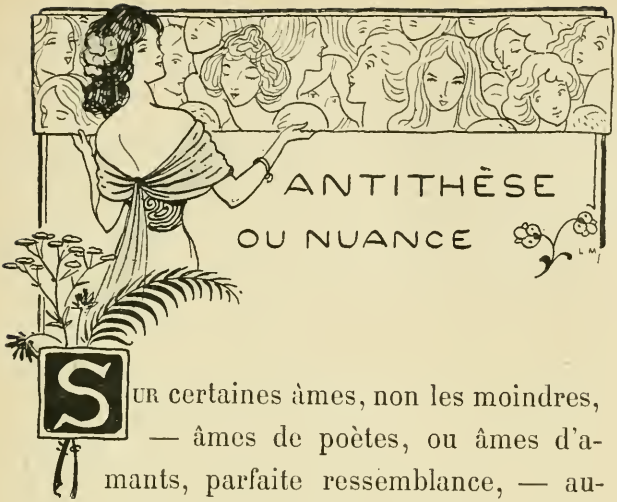
— Tu ne croiras jamais avoir mal usé du privilège qui t'appartient ?

— Jamais.

— Parle donc ! dit la fée. Que veux-tu que devienne la perle destinée, sous sa nouvelle forme, qui sera tienne, à garder son incomparable beauté ?

— Un sonnet, lui dis-je.

Antithèse ou nuance



Sur certaines âmes, non les moindres, — âmes de poètes, ou âmes d'amants, parfaite ressemblance, — aucune chose, dès qu'elle a été possédée par l'accomplissement du désir, ou seulement constatée par une vision certaine, ne saurait exercer un charme comparable à celui de l'émotion première qu'à la condition de différer d'elle-même.

Tout recommencement pareil au commencement est un ennui, à moins qu'un long intervalle entre celui-ci et celui-là n'ait permis que se formât de l'oubli, par où l'inattendu est

possible ; la joie du retour se mesure à la durée de l'exil ; on bâille à rentrer, le soir, dans le chez soi quitté le matin ; Ithaque n'est belle qu'après les longues aventures, séparatrices du port espéré. Et c'est parce qu'il s'est englouti dans l'ombre, c'est parce que la nuit fut noire et persistante, que le surgissant soleil nous éblouit de miraculeuses délices ; sous la perpétuité de midi, l'homme, l'âme et l'œil stupidement écarquillés, ne connaîtrait plus que l'imbécile immobilité du reptile.

Oui, sans nouveauté, nulle joie.

Mais, d'autre part, — par une de ces contradictions si fréquentes dans le monde de l'intellectualité, — l'âme est casanière de ses bonheurs accoutumés ; elle se plaît où elle se plut ; elle aime à revenir, elle aime à retrouver, elle se sent de douces attaches aux aîtres confortables des quotidiens contentements ;

et elle redoute le déménagement de ses plaisirs.

Alors, comment — en vue de la félicité qui est, certainement, le but auquel, ses obligations envers les autres remplies, l'homme a le droit, et même le devoir, de tendre, — comment concilier cette appétence du neuf avec ce besoin de l'habituel, cet amour de l'inconnu avec cette tendresse pour le connu? Comment pourra se produire l'extasiante rencontre, en un seul point, d'ailleurs toujours changeant, de l'inéprouvé encore et du déjà éprouvé? rencontre extasiante en effet, et seule possibilité du parfait enchantement.

Je crois l'avoir indiqué au haut de cette page; et je m'explique.

Pour l'homme, il y a la Femme, — la Femme seule. Toute autre source d'ivresse, tout autre mobile de vertu, de génie, de méri-

toire torture, toute autre excuse de crime, n'est que chimère ou mensonge. Comme nous venons de la Femme, nous retournons à Elle.

Pour l'éternité, il en est ainsi; et la colère de Samson n'y fera rien. C'est pour elle que nous sommes héroïques, sublimes, martyrs, c'est pour elle que nous sommes infâmes. Les enfants l'espèrent, les hommes la possèdent, les vieillards la regrettent. Partout où on la cherche, on la trouve; et si on ne la cherchait pas, on la trouverait tout de même. Instinctive boulimie de la sexualité virile — âme, cœur, corps, — vers la sexualité féminine, dont elle se complète et se parfait. Réadaptation, trop furtive hélas ! (il faut bien que le paradis nous

L.M.I
R.Y.sc

réserve quelque chose !) de l'immémorial androgynat. Mais, pour furtive et médiocrement totale qu'elle soit, on s'en peut satisfaire, en rêvant mieux ; vraiment, elle a des délices qui ne rendent point trop pénible l'attente.

C'est donc en la femme que doit s'effectuer la rencontre du neuf et de l'habituel, de l'inconnu et du connu, de l'inéprouvé encore et du déjà éprouvé ; et il faut, pour la réalisation d'un ravissement, auquel elle participera d'ailleurs dans une large mesure, que, sans jamais cesser d'être celle que nous aimons, elle soit celle que nous aimerions. Il y a peut-être — du moins je l'entends dire — des amants infidèles. Allons, oui, je l'accorde, il y en a. Mais de cette infidélité, qui donc est coupable ? l'homme ? non ; la femme, qui, à l'heure même, que dis-je ? à la minute où elle devait devenir celle, elle toujours mais diverse, qu'allait désirer son ami, continua de lui offrir les lèvres qu'il

baisait encore, n'a pas su être une autre bouche ! Car, sachez-le, jeunes femmes insuffisamment douées pour l'auguste fonction d'amour, ou qui fûtes mal disciplinées en l'art divin du baiser par de médiocres amoureux — des mondains, aimables dilettantes sans doute, mais enfin, quoi ! des amateurs ; seul, le Poète est Amant ! — tout homme vraiment digne de ce nom a l'horreur de l'imbécile change et sa perpétuelle chimère, son imperturbable désir, — en le dégoût des peaux changées en même temps que les draps, — c'est :

LA MÊME FEMME JAMAIS LA MÊME !

Au surplus que voilà des paroles inutiles ; il y a beau temps que ces choses-là ont été dites en couplets de vaudevilles ; les proverbes de Théodore Leclerc, antique ancêtre, qui, revenant des châteaux modernes, a pour pans

de linceuls les feuilles de paravent des comédies de salon, sont pleines de ces conseils, à de petites bourgeoises, de n'être pas bourgeoises ; et il n'y a que les sottes qui continuent à accommoder le pâté d'anguille. La plus ingénue des jeunes femmes qui me font l'honneur de me lire — ma page s'éclaire de l'espoir de leurs yeux — n'ignore point que la perpétuelle diversité de l'amante peut seule maintenir fixe la passion papillonnante de l'amant ; et se sentant capable d'être, tour à tour toutes les différences de la féminilité, elle peut dire comme une poétesse à grand tort oubliée :

> Va ! cours encor de femme en femme !
> Je crains peu l'infidélité.

Elle ne la craint pas, en effet, puisque c'est en elle-même qu'elle se perpètre délicieusement, et, récompense d'avoir su être autre, ce doit être exquis d'être aimée autrement.

Mais, ceci incontestablement affirmé que la femme doit se faire, à chaque baiser, nouvelle, un problème se dresse, redoutable, qui est, à vrai dire, le seul sujet de cette grave étude : de quelle façon, et jusqu'à quel point, se fera-t-elle diverse, celle qui ne doit jamais cesser pourtant, — car nous l'adorons ! — d'être pareille à soi ?

Je demeure perplexe.

L'amante peut se transformer, tout à coup, en un étonnant sursaut de change !

Oui, elle le peut.

Et nul ne s'aviserait de jurer qu'il ne trouverait pas un violent renouveau de désir, un rare triomphe de possession, en la brutalité de ce revirement.

Une toute jeune personne, pas même demoiselle, fillette, avec des blancheurs et des odeurs de lis à l'autel de Marie, au mois de mai, avec

des yeux où meurent des oraisons pâmées, avec des roideurs de longs cierges en ses bras un peu maigres, avec le rien d'églantine

qu'est sa bouche, par le baiser à peine mi-ouverte, vous a, si étroitement chaste en sa persistante résistance de virginité, donné l'illusion de la pure nuit nuptiale, et vous êtes l'époux, triomphalement vaincu, d'une petite épouse qui, peut-être, ne sait pas encore qu'on l'épousa. Triomphal, mais las. Et vous constatez avec plaisir que le lit a deux oreillers. Mais elle ne s'avise point de s'endormir en sa fraîcheur de branche fleurie qui reprend sa

place après le frôlement du vent. Elle se dresse, elle rit ! elle ne ressemble plus du tout à celle qui rougissait, se plaignait, ne voulait pas, et ne savait pas ce qu'elle ne voulait point. Le bouton a éclaté ! Elle parle, elle crie ! Elle vous prend, vous qui l'avez prise ! Elle sait tout, elle à qui vous n'avez presque rien enseigné, elle fait des gestes étranges, elle lance des mots violents, elle vous rend des caresses que vous n'avez pas tout à fait osé lui faire, elle se hasarde à tout, et elle n'a plus sa chemise, que vous lui aviez, modestement, laissée, et c'est une fillette qui est une fille, et elle pouffe avec des mots de café-concert, la petite nonne ; c'est un ange qui parle argot. Vous, vous le lui avalez aux lèvres, cet argot ; c'est comme si vous buviez du punch de barrière dans le lis d'argent d'un ciboire.

Antithèse.

L'effet en est considérable sur les ruts les

plus alentis. Voir, tout à coup, sans transition du refus à l'exigence, du balbutiement qui supplie au cri qui ordonne, de la chemise serrée sur la gorge par deux bras grelottants en croix à la batiste mâchée entre des rages de baisers goulus, tandis que se noue derrière vous la chaleur gonflée de beaux bras plieurs de reins, voir, entendre, — car elle vous met dans la bouche, avec sa langue, des mots où pantèle un assoiffement de luxure, — voir, entendre, sentir la peur devenir l'audace, la pudeur éclater en frénétique désir, la résignation se ruer en viol, ce n'est point là une dédaignable émotion ! Et la contrariété peut-être, un instant, — car la lassitude endormie eût été douce, — de l'inévitable effort, est éperdument pardonnée, bientôt par les gratitudes de sa réalisation ! Notez d'ailleurs que, selon le caprice d'une amante adroite, l'antithèse se peut offrir à l'envers. Il se peut que

pour le réveil de votre désir assoupi, votre amie affecte au contraire, après la furie initiale d'un forcené libertinage, la modestie fuyarde d'une petite communiante que l'on veut mettre à mal à côté de l'autel, ou dans la sacristie, et qui renversée, en pleurs, se lamente longtemps de la douleur qu'on lui fait en mordant la petite langue qu'elle a entre les lèvres, pareille à une hostie rose.

Joie ? certes.

Mais, outre que, par sa précision, elle n'offre que peu de variété dans le changement, et que le retour inévitable, dans un sens ou dans l'autre, d'un revirement total, n'irait pas, enfin, sans quelque monotonie, l'antithèse a

quelque chose de trop violent, de trop net, de peu digne d'un temps où rien ne s'affirme avec une robuste netteté, où l'Art Poétique de Verlaine a conseillé le recours à de glissantes insinuations ; en un mot, elle est romantique.

Et dans le nécessaire change de l'amante sous l'exigeance changeante du désir de l'amant, la femme des jours actuels fera bien, sans doute, de recourir à l'art subtil, et lent, et délicat, et infini, des nuances...

Il conviendra (c'est l'avis du moins des plus experts d'entre les savants ayant voué leur vie à la résolution de tels problèmes) que les femmes civilisées s'adonnent seulement en certains cas, presque désespérés, — ainsi les remèdes brutaux, dits héroïques, ne sont de mise que lorsque tous les autres ont échoué, — à l'emploi des bouleversantes et rudoyantes antithèses ; celles-ci sont, à proprement parler

les sinapismes de l'amour en léthargie. Mais nos amies recourront, avec cette science du lent peu à peu, avec ce méthodique soin dont elles usent pour se maquiller le visage, à l'art de ne différer d'elles-mêmes que selon la dégradation ou l'augmentation continue des plus insensibles nuances. Elles ne bondiront pas de la vierge à la prostituée! Elles se transmueront, comme à peine, avec des arrêts à chaque point de la transformation ; elles mettront beaucoup de ressemblances diverses, — la coquette, la consentante à demi, la consentante tout à fait, la rétracteuse de l'aveu, la rétracteuse des rétractations, l'ignorante presque, la savante entièrement, qui, baissant les yeux, ne sait plus rien, la soumise, la triomphante, et le déni des chuchotements, et l'aveu des soupirs petit à petit exagérés jusqu'à l'unisson du sanglot de joie qu'elles guettèrent, — entre l'ingénue fiancée et la forcenée

amoureuse; et elles ne seront jamais qu'à demi tout ce qu'elles sembleront être, — se détaillant jusqu'à la minutie d'un seul cheveu dans toute une chevelure — afin que le regret de l'éternel inachèvement fasse toujours renaître le désir de l'achèvement, peut-être!

Au reste, si, en l'antithèse ou en la nuance, les femmes faillaient à leur tâche, — car, en réalité, elles n'ont point, j'imagine, la complexité que leur a prêtée la malice ou la stupéfaction naïve des amants, — il n'y aurait pas lieu, pour les augustes Divinités qui président à la réalisation des amoureuses délices, de s'en préoccuper autrement. Car, je vous le dis, les âmes des poètes (les seules qui vaillent la peine qu'on en tienne compte) ont en elles-mêmes de quoi suppléer à l'insuffisance de l'initiative féminine ; et, pour la gloire des constances, pour éviter la stupide ignominie

des infidélités, elles gardent, éternellement créatrice et transformatrice, l'infinie Illusion qui groupe l'enchantement de tous leurs multiples rêves en une seule réalité, toutes les femmes en un seul amour.

Le reflet, l'odeur, la flamme

et l'image

LE REFLET, L'ODEUR, LA FLAMME ET L'IMAGE

Un soir qu'il était très pauvre, plus pauvre encore que le jour d'hier où il fut si pauvre, Albe Cyrille, faiseur de vers par vocation et meurt-de-faim par habitude, commença de trouver le temps long. N'ayant pu se distraire de son souci, même par une application fervente à l'achèvement d'un sonnet, il prit le parti d'aller faire un tour sur le boulevard : on y entend du bruit et l'on y voit des choses.

Comme il tournait, vers le boulevard, l'angle d'une rue, il aperçut, par les quatre fenêtres ouvertes d'un premier étage, un très

somptueux appartement, où, sous les cristaux éblouissants des lustres, frissonnaient les moires rouges des tentures et des meubles, et pétillait l'or des moulures : salons préparés pour quelque fête. Et plus loin, par l'ouverture moins claire d'une autre croisée, on voyait des soies pâles et des dentelles voileuses mystérieuses d'un lit. Albe Cyrille, expulsé trois jours auparavant d'un petit hôtel de la rue d'Allemagne, où il occupait un cabinet à quatre francs la semaine, jugea brutal, médiocre, bourgeois, le luxe de ces salons, et banal l'élégant mystère de cette chambre. Et il suivait son chemin lorsqu'il vit, sur l'asphalte luisant d'une récente pluie, le reflet de tout l'appartement. Il le trouva joli, se baissa, le ramassa comme on ferait d'une claire étoffe étendue, le plia, soigneusement, et le mit dans la poche droite de son veston, pour en faire usage, en cas de besoin.

Une odeur le charma. Guidé par l'instinct de ses narines, il ne tarda pas à se trouver devant un magasin de comestibles où, derrière la vitrine, des dindes trop blanches et trop jaunes, mamelonnées çà et là de rondeurs noires de truffes, développaient leurs énormes bouffissures entre deux plats de turbots que du persil auréole, sous une espèce de tonnelle où s'entremêlaient des ramilles cerisières, et d'où pendaient des pample-mousses et des ananas à l'écorce bavant du sucre, et, tenu en l'air par des faveurs roses ou vertes, l'or léger des petites mandarines. Après que la crèmerie, qui fait le coin de la rue d'Allemagne et du passage de l'Epargne, eût refusé de lui faire crédit d'un ordinaire à douze, Albe Cyrille mangea, deux ou trois matins, — il ne mangeait jamais le soir, — dans un petit restaurant vendant, pour six sous, une tranche de bœuf, parce que c'était du cheval,

et, pour trois sous, une côtelette de mouton, parce que c'était du chien. Cyrille méprisa les dindes, volailles simples et comme familiales, et les turbots, poissons chers aux repas de noces et aux banquets maçonniques, et les fruits mûris, quoique exotiques, sous des suds trop proches, si loin encore des merveilleux par-delà ensoleillés. Seules, les toutes menues orangines, tremblantes en l'air, qui semblaient des tout petits seins envolés de poitrines d'enfants dorés, trouvèrent grâce devant lui ; et il y aurait mordu. Une seule chose lui plaisait tout à fait, c'était la bonne odeur des victuailles, le frais parfum fruitier qui lui venait de toute la boutique. Entre ses deux mains, vite closes pour qu'elle ne s'échappât point, il saisit cette odeur, et la mit dans la poche gauche de son veston : une occasion, peut-être, se présenterait de s'en servir.

Un enthousiasme badaud, où s'avançaient, entre des cous d'hommes, des têtes de filles aux yeux éblouis, où se crispaient, d'un instinct d'appropriement, des poings de voyous,

bons outils d'effraction, se groupait, se tassait, s'acharnait, vers un étalage d'orfèvre qui, dans un énorme écrin de velours bleu pâle, exposait, colliers à triples rangs de diamants du Brésil, bracelets de rubis du Cap, broches épanouies en pétales de saphirs, pareilles à des roses faites de splendeurs bleues, la parure de noces de l'archiduchesse de Thessalie ! Albe Cyrille, quand il vint de province,

en emporta une petite croix d'or creux, — une de ces croix qu'on appelait des jeannettes, et que sa grand'maman, vieille femme barbue de gris sous un foulard rouge, toujours fourrée, ses vieilles mains vers les braises du sarment, sous l'auvent de la grande cheminée, lui avait confiée pour qu'elle lui portât bonheur. Au Mont-de-Piété, on lui en avait donné trois francs, et le boni fut de quatre-vingt-cinq centimes. Il s'expliquait mal qu'on pût prendre plaisir à de vulgaires joailleries modernes, faites de pierres fines que l'on trouve partout. Ce qu'il aurait voulu voir, c'était le diadème dont la Colombe-au-bec-de-fer, Chamiram, reine d'Assyrie, veuve de Ménonès et veuve de Ninus, se para pour épouser dans le sépulcre royal le cadavre d'Ara le Beau. Pourtant, épandue par-dessus les têtes badaudes, la splendeur de la vitrine rayonnait, très belle. D'une main levée, Albe Cyrille

prit cette flamme comme on ferait d'un papillon lumineux, et la fourra dans un des goussets de son gilet ; les moindres choses, en certaines circonstances, peuvent être utiles.

Sur la place de l'Opéra, devant l'escalier aux brèves marches montantes, il s'arrêta pour voir de belles jeunes femmes descendre des voitures. D'abord parurent beaucoup de vieilles et beaucoup de laides ; car, le plus souvent, ce sont les pauvresses qui, en compensation de tant de choses qu'elles n'ont pas, possèdent cette gloire, plus glorieuse en les sales robes et en les haillons, d'avoir vingt ans et d'être jolies. Cependant, voici que sortit d'un coupé capitonné de satin mauve, et, çà et là, lumineux de miroirs, la parfaite Princesse en qui triomphe le plus miraculeux éblouissement que puisse donner une femme, et qui a, dans son corsage ouvert, sous un brouillard de dentelles, les seins

d'Aphrodite, faits d'écume marine arrondie et solidifiée sous la première caresse de la paume d'un dieu ! Albe Cyrille demeura froid. Ce n'était point qu'il eût quelque amie dont, de tout autre amour, l'écartât l'amour ; sa dernière maîtresse fut une femme de ménage de cocotte qui faisait la fenêtre, une femme de ménage presque vieille, presque sale, rencontrée chez le crémier au coin de la rue d'Allemagne et du passage de l'Epargne ; mais peu païen, — depuis que le Parnasse n'est plus on a renoncé à l'Olympe, — il était surtout enclin aux pâles et longues et mélancoliques gorges des vierges, déjà maigries par le prochain martyre ; le fervent apitoiement de son rêve

caressait ces seins qui pleurent. Il s'éloignait. Il vit, dans l'un des miroirs du coupé, l'image de la Princesse retournée pour prendre son éventail oublié. Et cette image, plus belle que la femme dont elle était l'image, l'enthousiasma à tel point qu'il se précipita dans le coupé, pour la voler. Des gens se jetèrent sur lui, on l'injuria, on le menaça de le conduire au poste, on faillit le battre. Il laissa dire et s'esquiva, content, car il avait pris l'image en sa prompte main. Il la mit en une poche de son veston, pas une des poches d'en bas, en celle sous qui bat le cœur. Cette image, il saurait bien l'employer ; quand donc ? tout à l'heure, peut-être.

Il suivit le boulevard, la rue Royale, traversa la place de la Concorde, longea la Seine. Sur le trottoir du quai, il marchait très vite, parmi les passants plus rares. Las, n'ayant pas, depuis longtemps, dormi dans un lit ; le ventre douloureux, à cause des rares repas,

sombre à cause des ténèbres que faisait en lui l'espoir éteint, et désolé aussi, de ne plus être aimé, même par la femme de ménage de la cocotte qui fait la fenêtre, il cherchait quelque refuge où il pourrait être triste, tout seul. Il savait qu'il y a un pont dont la première arche enjambe un large trottoir pavé. Il avait dormi là quelquefois. Il reconnut l'escalier qui descend ; il se trouva, tout seul, sous l'ogive de l'arche ; et le silence bruyant de l'eau coulait le long des pierres.

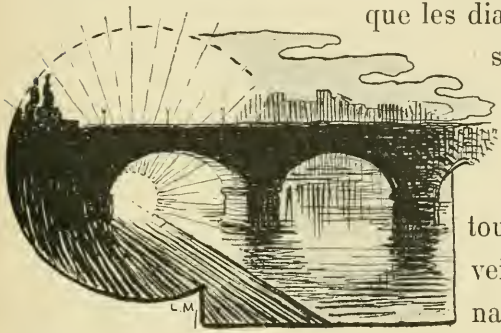
Il rêva, longtemps.

Et il sourit.

De la poche droite de son veston, il tira le reflet de l'appartement et de la chambre, plus beau que l'appartement et la chambre : il en tapissa les pierres grises du pont et tout le crépuscule ; il fut dans une fête. Comme il avait grand'faim, il prit dans sa poche gauche l'odeur de victuailles et de fruits, et, sur une

L.M.

table offerte par le reflet du salon, en fit un beau festin. Mais, quoi, manger dans l'ombre que cela est lugubre ! Il se souvint de la flamme qu'il avait dans son gousset ; il en alluma, partout, des diamants plus lumineux que les diamants, des saphirs plus bleus que les saphirs, et toutes les merveilles rayonnantes d'une idéale joaillerie ; non, ils n'étaient pas plus clairs, les éclairs de pierreries au diadème de la Colombe-au-bec-de-fer ! Et dans l'incomparable lumière, parmi la pompe souveraine des étoffes et des meubles d'or, il se mit à manger, ayant dans les mains un couteau de vermeil et une fourchette d'argent,



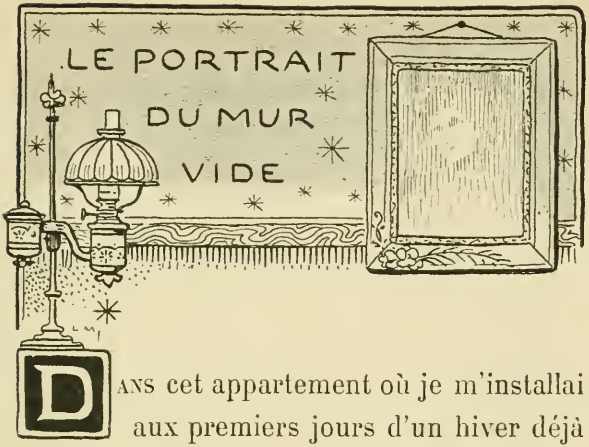
des gibiers fabuleux, et des fruits qui ne mûrissent que par delà le verger des Hespérides. Il mangeait furieusement, il mangeait encore, s'empiffrant. Si, par instants, il était obligé de clore ses yeux à cause de trop de lumières autour de lui, il ne pouvait s'empêcher d'ouvrir encore, encore, et toujours, la bouche, à cause de son appétit renouvelé par des mets imprévus, miraculeux. Mais, à souper tout seul on s'ennuie ! Et, de la poche de son veston, sous laquelle bat le cœur, il tira l'image, l'image plus belle que la princesse, l'image ressemblant à une frêle martyre grêle, aux pâles bouts de seins, dressés d'un désir de paradis. Et ils soupèrent ensemble, l'image et lui, dans le rêve de l'appartement, dans le rêve des pierreries. Mais, parce qu'on est homme, et que le songe, à son extrême, exige d'être réel, il l'emporta, reflet elle-même, vers le reflet du lit, plus mystérieux

en l'idéal tremblant des soies et des dentelles. De même qu'il avait trop mangé dans le mensonge des clartés trop ardentes, il aima trop sur l'illusion de la couche. Et il tenait des seins et il baisait une bouche, et, sans repos, sans fin, il étreignait, en criant toutes les joies de l'amour et du ciel, un cher petit corps souple et frémissant de déesse exquisement atténuée en petite sainte, près de se rompre en un inespéré martyre ! Tant qu'enfin la force et le souffle lui manquèrent, et il défaillit, extasié.

Quelques heures après le jour levé, le tondeur de chiens, coupeur de chats, qui joint à son métier ordinaire la fonction de raser en plein air les mariniers des bateaux marchands, vit quelqu'un qui était mort, sur le pavé, sous l'arche. On alla prévenir le commissaire de police, qui se hâta d'accourir avec un médecin. Un attroupement de gens,

autour du défunt, voyant les pauvres habits : « C'est quelqu'un qui s'est tué, à cause de la misère. — C'est quelqu'un qui est mort de privations, de faim. » Le docteur, un genou sur le pavé, constata la mort d'Albe Cyrille. Mais on fut très étonné lorsque, après un examen attentif du cadavre, il déclara que, contrairement à toutes les vraisemblances, cet inconnu avait dû mourir d'un excès de table, d'indigestion en un mot, et de quelque autre excès, d'excès d'amour. Et les yeux d'Albe Cyrille, pas fermés encore, étaient secs et calcinés, comme ceux d'un homme qui aurait trop longtemps tenu sa tête avancée vers un four de verrier, ou, trop longtemps, regardé de trop près le soleil.

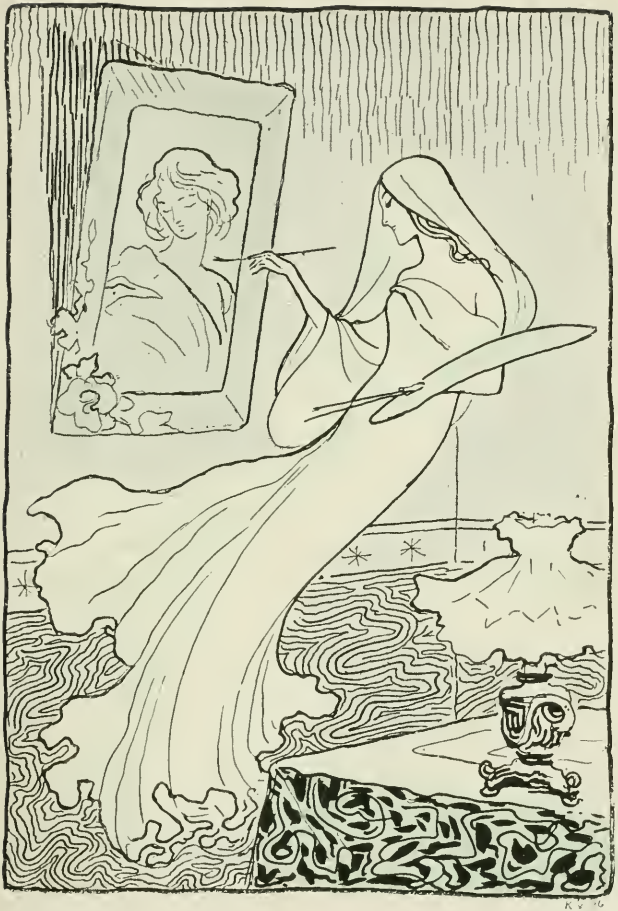
Le Portrait du mur vide



DANS cet appartement où je m'installai aux premiers jours d'un hiver déjà si ancien, il restait un portrait de femme, sans cadre, accroché au mur de la pièce qui serait ma chambre de travail. Je le regardai à peine, pendant que les déménageurs mettaient mes meubles en place. Visage terne, vague, peinture médiocre. « Le précédent locataire, pensai-je, a oublié ce portrait ; il viendra le chercher, tout à l'heure ou demain. » Je résolus de le laisser là, de n'y pas toucher ; il se pouvait qu'il fût précieux à celui qui viendrait le reprendre. Mais personne ne le ré-

clama. Deux jours plus tard, comme je m'asseyais devant ma table, il gêna ma vue. Je sonnai ; mon domestique l'emporterait, le fourrerait dans quelque coin. En attendant, je le considérai avec attention ; et quand le domestique, entré, m'eut demandé : « Monsieur désire ?... — Rien, » répondis-je. Car, maintenant, il me semblait que je reconnaissais, non pas ce portrait, mais la femme dont il était l'image.

Oui, je la reconnaissais, certainement, bien certainement... Qui était-elle ? je n'aurais pu le dire. Ces cheveux d'un châtain sans éclat, ce front un peu jauni, très lisse, traversé d'une seule ride, ces yeux qui avaient le bleu gris des lacs peu profonds, où les avais-je vus, vivants ? je



ne savais. Leur vue me causait maintenant une mélancolie, qui n'était pas sans douceur ; et en même temps il me sembla qu'il flottait dans l'air une odeur de feu éteint, de cendre, comme si le vent glissant par la cheminée avait éparpillé autour de moi, sur moi, des souvenirs d'ancien foyer...

— Quoi ! m'écriai-je.

Hélas ! oui, c'était la ressemblance, évidemment due au hasard, gâtée d'ailleurs par un peintre maladroit, de la très douce amie, amante presque maternelle, de la caressante consolatrice, qui, de ses bras toujours ouverts à mes retours, toujours cléments à mes fautes, fit le cher bercement de mes premières fatigues et de mes premiers repentirs. Où était-elle ? où sont les mortes. C'était peut-être le parfum de sa lointaine tombe, cette odeur de cendre qui avait rempli la chambre... Je voyais moins nettement le portrait à travers mes larmes.

Désormais, j'eus une crainte : ce fut qu'on me le prît, ce portrait. Mais beaucoup de jours passèrent; je n'avais aucune nouvelle du locataire précédent; je finis par me persuader que l'image était à moi. Je lui fis un cadre de bois noir, pas luisant, où je mis une petite touffe de ces fleurs qui, de sembler mortes, ne se fanent jamais. C'était le rassérènement de mes heures inquiètes, d'avoir là, en face de moi, tout près, la caressante et consolante amie.

Mais une fois que, obligé à un travail nocturne, j'avais allumé toutes mes lampes et les bougies des quatre candélabres pour mettre de la clarté en moi, je ne pus, levant les yeux vers le portrait, retenir un cri de surprise. Non, non, il ne ressemblait pas à la maternelle amante de mon adolescence ! Quelle berlue, quelle illusion m'avait fait la reconnaître en lui ? Si terne qu'il fût, grâce au lâche

pinceau, il ressemblait, je n'en pouvais douter, à la resplendissante et merveilleuse créature qui, toute une année de joie et de gloire, enchanta mes yeux et enflamba mon esprit. L'illuminatrice de mes viriles années triomphantes, — hélas ! éteinte depuis longtemps, — je la retrouvais, ardemment belle, comme un astre rallumé. Et j'en étais sûr, encore que je visse mal le portrait à travers l'éblouissement.

Pendant plusieurs semaines, je dormis le jour et travaillai la nuit. Oh ! pourvu qu'on ne me reprît pas le portrait ! Je lui avais fait un cadre d'or, rayonnant, où brûlait une violente touffe, chaque soir renouvelée, de lis d'or et de pivoines sanglantes ! Et, quand

s'éteignait mon génie, je le rallumais à la flamme de la resplendissante et merveilleuse créature.

Mais, une fois que, brisé par le long, par le stérile effort des déchirantes et haletantes grimpées vers l'idéale œuvre jamais atteinte, je m'étais endormi, la tête sur la table, j'eus, éveillé d'un rose rayon d'aube, une étrange surprise en regardant le portrait. Et je pensai que, longtemps, j'avais été fou. Non, non, il n'offrait aucun rapport avec la beauté de la splendide amante, de la lumineuse inspiratrice ! Mais là, sous la pâle rougeur du jour naissant, c'était, trop peu exquise il est vrai, trop humanisée par un artiste sans rêverie, la délicieuse enfant qui, si jeune, si puérile, daigna m'aimer, vieillissant déjà, et fit de son jeune printemps le soleil de mon automne. Elle était morte, elle aussi, hélas ! puisqu'elles meurent toutes. Mais je la revoyais, en l'in-

génuité de son éclosion prochaine, pareille à tout ce qui sera fleur, chant, rayon, et ne l'est pas encore ! J'en étais certain, quoique l'image me fût à peine visible à travers les pleurs que j'avais aux cils comme une rosée matinale.

Durant de longs mois, ce fut ma coutume de travailler sous les premières clartés du matin. Oh ! quel désastre si l'ancien locataire était venu demander le portrait ! Au cadre de bois peint en blanc, je mettais, toutes les aurores, une petite pâquerette, une seule pâquerette, ou un muguet, ou une églantine à peine rosée ; et, sous l'angélique enfantillage de la délicieuse enfant qui daigna m'aimer, vieillissant déjà, mes poèmes s'emplissaient d'une haleine qui va être la brise, et d'un vert

parfum de venelle qui n'est pas encore fleurie.

Mais voici que, peu à peu, le dédain me gagna des œuvres autrefois réalisées, et l'ennui des œuvres futures. Il y avait bien longtemps que j'étais installé dans l'appartement où le précédent locataire avait laissé le portrait. Et il ressemblait moins, ce portrait, à la jeune fille morte, un temps ressuscitée en lui. Bientôt il ne lui ressembla plus du tout. Etait-ce qu'il avait repris les traits de la triomphale amoureuse, ou ceux de la maternelle amie ? Non, il ne ressemblait plus à aucune de celles que j'aimai et qui m'aimèrent, il ne ressemblait plus à personne. Je n'y voyais que des cheveux châtains, sans éclat, un front un peu jaune, très lisse, traversé d'une ride, des yeux qui avaient le bleu gris des lacs peu profonds. Et je ne m'occupai plus de lui, et je ne le regardai plus ; je n'aurais pas eu de peine si on était venu le prendre...

Pourtant je fus étonné, sans chagrin d'ailleurs, un jour — combien de jours avaient passé depuis que je logeais là ! — un jour que, les yeux levés par hasard, je vis que le portrait n'était plus au mur. Je sonnai mon domestique, vieilli à mon service ; il avait des cheveux blancs, comme moi ; je lui demandai :

— L'ancien locataire est venu ?...

Il parut surpris.

— Non, monsieur, dit-il, personne n'est venu.

— En ce cas, demandai-je encore, qui donc a emporté le portrait ?

Il me considéra de l'air qu'on a en regardant un fou.

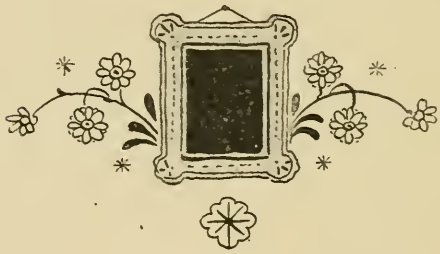
— Quel portrait ?

— Le portrait qui était à ce mur.

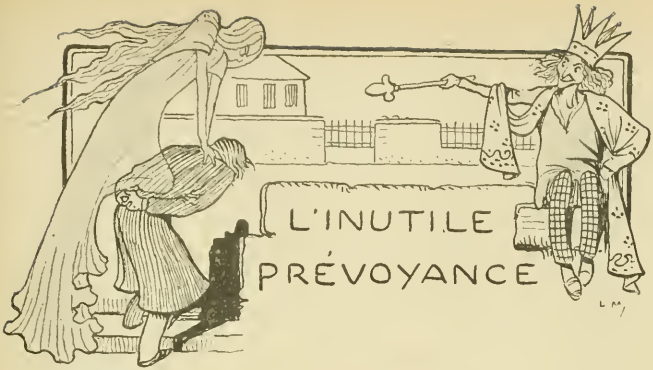
— Il n'y a jamais eu de portrait à ce mur, dit-il.

— Bien, c'est possible, dis-je, laissez-moi.

Et je n'eus pas de tristesse. Il n'est pas de logis nouveau où, pour ceux dont le cœur vit encore, le passé n'accroche des souvenirs changeants; mais, après les ans, survient l'invisible oubli, qui emporte les portraits du mur vide.



L'Inutile prévoyance



C'est un homme qui monte des charges de bois. Charbonnier? non, il n'est pas charbonnier. Et il faut dire aussi que, en réalité, il n'a jamais monté ni bois, ni charbon, ni aucun combustible. Mais ce qu'il ne fait pas, il croit qu'il le fait. Peinant, geignant, suant, il succombe. « Ah! que c'est lourd! » Et il est très humilié d'en être réduit à une aussi basse et aussi harassante besogne.

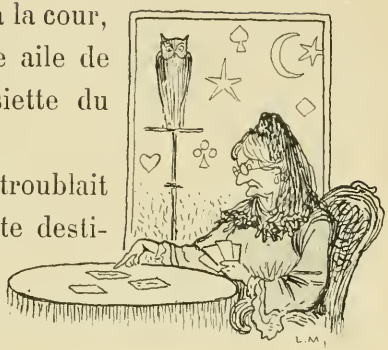
Car il fut beau, noble, riche, illustre, — assez ressemblant aux portraits de la chevalière d'Eon, allié à la famille royale de Transylvanie, héritier d'un marchand de bois

d'ébène, auteur d'un sonnet parfait. Dès qu'il paraissait, la congratulation des murmures le battait à petits flots caressants ; et s'il avait eu le temps, il aurait eu l'amour de toutes les femmes, grâce de la grandeur, charme de la gloire, liseron à la hampe des étendards victorieux ; encore que très occupé par sa beauté, sa noblesse, sa richesse et sa renommée, on ne lui attribua pas moins de cinq mille deux cent vingt-quatre maîtresses ; ce qui est un chiffre.

Et il était heureux.

Une seule inquiétude : la pensée que, un jour ou l'autre, prochainement, il deviendrait fou. Il paraît que cette appréhension lui était restée d'une parole de tireuse de cartes, vieille ivrognesse, un soir, à la fête de Montmartre ; ou bien il n'ignorait pas l'atavique menace de son grand-oncle, relégué aux Petites-Maisons, pour avoir tout à coup, sans cause,

une fois qu'il dînait à la cour, mis la main sur une aile de perdreau dans l'assiette du roi.



D'ailleurs il ne se troublait qu'assez peu de cette destination à la démence. Qu'avait-elle de si effrayant ? La folie, n'est-ce pas l'exil hors de toutes les réalités banales et stupides, l'entrée dans le royaume infini de l'illusion ? Qui sait si les paradisiaques délices promises par les Livres divins et méritées par la Foi, la Ferveur et la Bonne Œuvre, ne sont pas une admirable folie posthume ? Il est vrai que beaucoup d'aliénés sont hantés par des soucis cruels, par de moroses idées fixes ; mais c'est bien fait pour eux : ils n'ont pas su s'y prendre. De même que l'on peut, à l'état de veille, par de riantes idées,

par des conversations aimables, par les caresses d'une maîtresse tendre et subtile, — et, aussi, par trois verres, bus coup sur coup, de la Tour blanche ou de Joannisberg — se préparer d'agréables songes, de même il est loisible à un habile homme, raisonnable encore, de préméditer et de disposer, très délicieuse et très glorieuse, sa future folie.

C'est à quoi il ne manqua point.

Non seulement il vivait, en fait, une existence exceptionnellement heureuse, mais, autant que possible, il haussait son esprit aux plus merveilleuses chimères ; dès qu'il était seul, il ne se bornait pas à se réciter le sonnet qui le fit illustre ; l'âme éparse dans la fumée de sa cigarette, il s'imaginait l'auteur des plus sublimes poèmes, déjà écrits, ou qu'on écrirait ; et l'enthousiasme des foules le portait au Capitole, après lui avoir mis au front le laurier de Pétrarque ; ou bien il se voyait, tel

qu'Hugo, — mais vivant, — environné de tout l'océan de la multitude acclamante, qui bat l'isolement hautain de l'Arc triomphal, pareil à une Sainte-Hélène d'inamovible gloire ! Il ne lui suffisait pas, en ses songeries, d'avoir trois cent mille francs de rente : il puisait à pleins poings, dans des coffres d'or massif, des grouillements sonores de pierreries, et grâce à sa charité comme divine, distributrice d'équité et de revanches, florissait et fructifiait l'humanité universelle, fécondée par l'averse éblouissante de l'aumônière opulence. Il se souciait bien d'être allié à la famille royale de Transylvanie ! Voilà qui vaut la peine d'en parler ! Allons donc ! il était prince lui-même, et empereur, et sultan, et pape ! Pareil à l'ivrogne du grand Baudelaire, il dictait des lois sublimes ; et il gagnait des batailles, et il délivrait des races ; et il était le Bien tout-puissant. O méritoire et admirable chimère !

où l'homme, qui ne peut y atteindre, aspire cependant, et que Dieu, qui en est capable, n'accomplit point : d'où l'infériorité de ce dernier. Quant à sa ressemblance avec le mystérieux ou la mystérieuse d'Eon, cet homme, destiné et consentant à la folie, ne laissait pas que d'en être satisfait ; car l'ambiguïté du charme qu'elle offrit autorisait la duplicité des désirs, et, non seulement, — chose trop simple, — permettait aux hommes de le croire chevalière et aux femmes de la désirer chevalier, mais, à quelques-uns de ceux-ci et à plusieurs de celles-là, le promettait tel que l'antique tradition sexuelle leur aurait dû défendre de le préférer ; et, ravis, les fervents du fils d'Hermès et d'Aphrodite portaient de

L.M.

légitimes offrandes au temple d'Eros-Double. Pourtant, si complexe et si exquise qu'elle fût, cette beauté n'était pas assez pour cet homme qui serait fou! Il se rêvait don Juan traînant après lui le troupeau gémissant des Elvires, et le beau Lovelace aux ongles clairs, frères des griffes ; il était aussi l'Adonis pleuré des Athéniennes, et l'Antinoüs pleuré d'un empereur ; et le Roland des Audes et le Médor des Angéliques et le Roméo des Juliettes et le Hernani des doña Sol, ou bien, plus rayonnant, la tête coiffée de rayons ivres, le dos au bercement d'un léopard tacheté de grappes, il s'avançait, parmi le hurlement nu des Ménades et les cymbales des Corybantes, lui, le beau dieu Bakkhos, pareil à Rama, pareil à Orphée, pareil à Ariane, guerrier, aède, femme, et soleil!

Or, en effet, il devint fou.

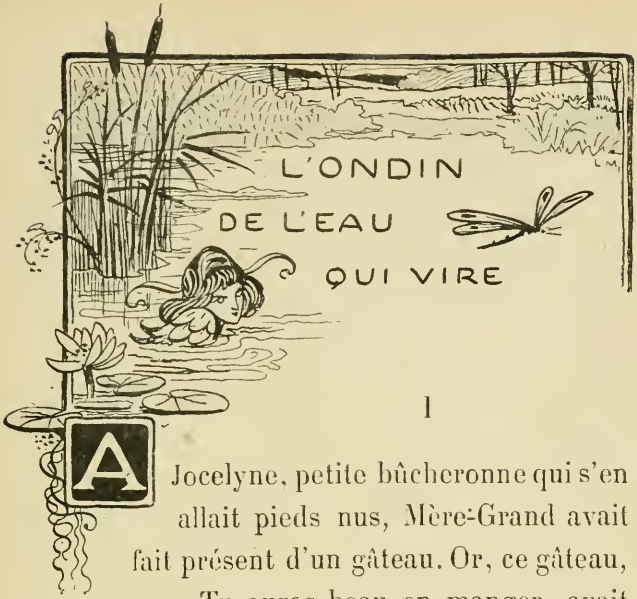
Il souriait. A la bonne heure. Il avait pris

ses précautions. En des intervalles, encore fréquents, de lucidité, il se frottait les mains, avec satisfaction. Même il se laissa conduire sans épouvante à l'hospice des aliénés ; on avait dû se résoudre à cette extrémité le jour où, à toute force, il avait voulu faire manger à une princesse danoise, venue pour admirer les quatre Rembrandt qu'il avait dans sa galerie, un rat que, à quatre pattes, il avait saisi des dents derrière le canapé ; et ce n'était pas un rat, mais une petite crotte noire de chatte, qui avait séché là. Mais il était très tranquille en entrant dans l'asile.

C'est depuis ce temps qu'il monte des charges de bois. Il n'est pas charbonnier ; en réalité, il n'a jamais monté ni bois, ni charbon, ni aucun autre combustible. Ce qu'il ne fait pas, il croit qu'il le fait, peinant, geignant, suant. Il y a dans la même cour un ancien pitre atteint du délire des grandeurs ; après

avoir, vingt années durant, reçu des coups de pieds dans le cul sans jamais penser à autre chose que le litre bien gagné, il est roi ; et il faut que, dans la grand'salle du palais, flambe la cheminée quand viendront les ambassadeurs du mikado. « Allons, monte des fagots et des bûches ! — Oui, Sire ! » dit l'autre. Et il monte du bois. Et c'est ainsi.

L'Ondin de l'eau qui vire



I

A Jocelyne, petite bûcheronne qui s'en allait pieds nus, Mère-Grand avait fait présent d'un gâteau. Or, ce gâteau, — « Tu auras beau en manger, avait dit la vieille, il en restera toujours. mais crains de le donner ou de te le laisser prendre ! » — ce gâteau était fait d'une farine appelée richesse, d'un miel nommé bonheur ; quant au sucre en poudre dont on l'avait saupoudré, c'étaient tous les menus contentements de la vie. Vous pensez s'il ferait bon mordre dans ce gâteau-là ! et il

suffisait d'y mettre la dent pour être habillée d'une robe d'or où, dans toutes les poches, sonnent des monnaies de tous les pays, pour être la femme du plus beau, du plus puissant prince de la terre ; rien qu'à le lécher du bout de la langue, on avait des chevaux, des voitures, un château sur la colline, et de bons repas, et des lits moelleux, et des musiciens chantant pour vous endormir ou vous éveiller, et des pages de satin et de dentelle qui portent la queue de la robe d'or.

II

Dès qu'elle tint le gâteau, Jocelyne, fort gourmande de son naturel, ainsi que nous sommes tous, ouvrit largement la bouche, pour le manger en une seule fois ! Elle aurait, de cette façon, toutes les joies en même temps.

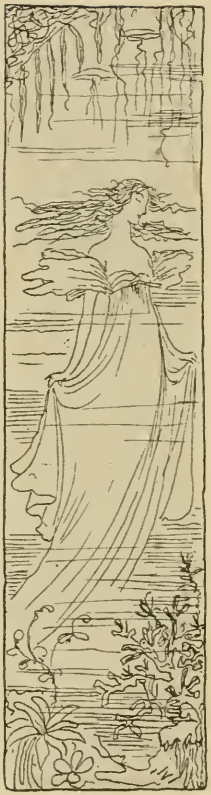
LM

Mais elle ne l'avala point, à cause d'une eau claire qui, près du sentier, à côté d'elle, virait, virait, virait, toute dorée de soleil ; l'on eût dit, les rayons s'y brisant en mille miettes promptes, un petit tourbillon de pierreries.

Alors, sans mordre au gâteau qu'elle avait dans la main :

— Oh ! jolie eau, jolie eau, que vous êtes plaisante à voir virer ! dit Jocelyne. Il n'est pas, je pense, de plus jolie eau sur la terre, ni qui tourne si vite.

— Que dirais-tu donc, s'écria l'Ondin (il avançait, d'entre les roseaux, sa mignonne tête pareille à un lotus rose pas éclos), que dirais-tu donc si tu voyais ce qu'il y a dessous ma jolie eau qui vire ? Venez, petite bûcheronne qui vous en allez pieds nus, laissez-vous choir dans le lumineux vertige, et vous entrerez dans le pays de la beauté sans pareille et de l'infini délice.



— J'ai, dit Jocelyne, le gâteau de Mère-Grand.

— Tu n'y mangeras que les plaisirs terrestres ! mais ce sont tous les plus qu'humains enchantements qui t'attendent dans le mystérieux séjour qui est le reflet du ciel.

— J'aurai des robes d'or.

— Tu te vêtirais d'un habit d'azur et d'aurore !

— J'aurai dans mes poches des monnaies de toute espèce.

— Sous cette eau, à qui donne le soleil pour payer le paradis, on rend une monnaie d'étoiles.

— J'épouserai un prince très beau et très puissant.

— Le dieu des délicieux abîmes te pren-

drait pour épouse, et te ferait asseoir à côté de lui, sur un trône de madrépores en fleurs et de rayonnants coraux.

— J'aurai des chevaux...

— De souples tritons te porteraient à travers les verdissants espaces.

— Des voitures...

— Tu serais bercée, parmi les langueurs des vagues du rêve, en une conque couleur de chrysoprase et d'améthyste et de jour !

— Un château sur la colline...

— Quelle joie d'habiter un palais qui a pour seuil le mystère, pour salles de fêtes l'idéal, et l'infini pour fenêtre !

— Je mangerai de bons repas...

— Tu connaîtrais les mets que cuisinent les anges.

— Je coucherai dans un lit moelleux...

— Il n'est de couche aimable que les matelas de nue cardés par les séraphins !

— On me fera de la musique...

— Outre qu'il n'est pas de meilleure musicienne que sainte Cécile, tu entendrais les petits chérubins (car un poète l'a dit) jouer de l'extaséon !

— Et des pages porteront la queue de ma robe en or.

— Et des astres, avec leurs doigts de rayons, porteraient la queue de ta jupe-comète !

III

Mais Jocelyne ne se laissa point décevoir par le malicieux tentateur ; et, sachant se borner au présent que lui fit Mère-Grand, elle allait avaler le nourrissant et savoureux gâteau, lorsque l'Ondin de l'eau qui vire :

— Bon ! bon ! fais à ta guise ! dit-il. Mais prends bien garde de t'étouffer.

— Il est vrai, pensa Jocelyne, qu'il n'est point léger, le bonheur terrestre.

— A ta place, sais-tu ce que je ferais ?

— Que ferais-tu ? voyons.

— Puisque tu ne veux pas descendre dans le lumineux tourbillon (hélas ! combien tu as tort ! combien tu as tort !), trempes-y au moins cette indigeste galette. Mouillée, elle passera plus facilement, et, aussi, elle prendra, en l'eau mystérieuse, un goût de chimère qui la fera plus agréable.

— Voilà, dit Jocelyne, un conseil que l'on peut suivre ; car il n'a rien de périlleux. Quand on parle raisonnablement, je m'accorde volontiers aux avis qu'on me donne. Et je veux bien tremper le gâteau dans la jolie eau qui vire.

Elle se pencha vers le clair tourbillon. Ah ! qu'il était clair et rayonnant ! Elle enfonça le gâteau... Elle poussa un cri ! Car l'eau, comme une bouche gourmande, l'avait avalé.

Et Jocelyne, pleurant :

— Hélas ! voilà un tourbillon bien perfide et un bien traître conseiller !

Mais l'Ondin, qui riait :

— Bon ! le mal n'est point grand. L'eau n'est pas si profonde qu'il semble, et il vous suffira d'y plonger la main pour reprendre le gâteau. Essayez !

— Essayons, dit-elle.

Elle jeta un autre cri, plus effrayé ! Le tourbillon lui avait arraché la main ; son bras était un moignon, gras et rose, mais moignon.

— Hélas ! quelle aventure ! Et que je suis bien punie de n'avoir pas obéi à la volonté de Mère-Grand.

— Bon ! le mal n'est pas sans remède.

Plongez tout votre bras dans l'eau. Vous retrouverez votre main et le gâteau qu'elle cherche. Allons ! essayez !

— Essayons, dit-elle.

Elle cria désespérément ! Le tourbillon lui avait saisi tout le bras : elle avait encore l'épaule droite, elle n'en avait plus le bras.

— Hélas ! comment ferai-je pour accoler le prince qui sera mon époux ?

— Il est vrai que l'accident est pénible ; mais j'en vois bien la cause. Le gâteau n'est pas fait pour la main, ni pour le bras ; c'est à la bouche qu'il est destiné. Voilà pourquoi vous ne l'avez pu reprendre. Plongez votre tête dans l'eau qui vire, et vous recouvrerez le bras, la main et la galette. Allons, petite bûcheronne, essayez !

— Essayons, dit-elle.

Et cette fois elle ne cria point. Car à peine avait-elle mis le front dans le tourbillon de

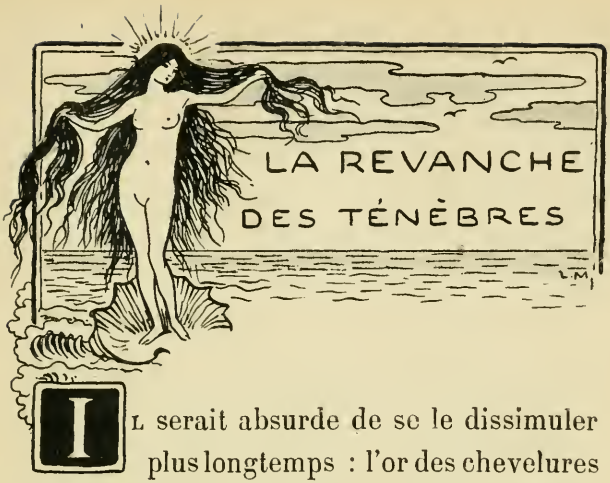
pierreries, que, happée, elle y entra toute, et le tressaillement de ses pieds disparus hâtait le tournoiement de l'eau mystérieuse.

IV

Cependant Mère-Grand, vieille comme Cybèle, éternelle comme Erda, n'a point cessé de faire, ainsi que depuis le premier des jours elle fit, des gâteaux qu'elle remet aux petites bûcheronnes pieds nus, et à beaucoup de personnes encore. Elle sait bien que toutes les Jocelynes, et les autres gens aussi, verront le tourbillon de pierreries, où frissonne un reflet d'infini, et que le malicieux Ondin leur donnera d'étranges conseils ; mais elle prépare toujours ses terrestres gâteaux de richesses, de bonheurs et de contentements. Et c'est le train du monde. Et nul ne sait lesquels ont raison

de ceux qui mangent la lourde et bonne galette, telle qu'on la leur donna, ou de ceux qui se précipitent dans l'eau qui vire, vire, vire, dans l'eau qui est peut-être le vertige vers le ciel.

La Revanche des ténèbres



Il serait absurde de se le dissimuler plus longtemps : l'or des chevelures va s'éteignant peu à peu, et, prochaine antithèse du temps où pas une femme n'était brune, voici l'heure où pas une femme ne sera blonde. Nous en sommes déjà à ce crépuscule : les cheveux châtains ; bientôt ce sera la nuit complète, la nuit parfaite, la profonde nuit vantée par Charles Baudelaire, en un poème vertigineusement obscur comme un enfer d'ébène traversé de noire luisance de jais, — la profonde et opaque nuit, sur qui ne prévaudront, vainement allumés dans ses

ombres, les rubis, ces petits Sirius, les opales, ces lunes, les émeraudes, ces vespers, les escarboucles, ces aldebarans, ni les diamants polaires, ni la Voie lactée des délicieuses perles.

Et ces ténèbres seront d'autant plus sombres que, au front des jeunes femmes, flamboya un midi plus ardent, plus roux, plus rutilant !

L'excès en tout, — ce n'est peut-être un défaut que chez l'homme — c'est l'invincible loi de la féminilité. Saintes ou effrénées amantes, ô ciel ! que les femmes sont donc éloignées d'être « juste milieu ! » De sorte que — je le confesse — la crainte m'envahit de voir prochainement nos amies, jugeant surannées les mélancoliques pâleurs de leurs visages de naguère, où languissaient des lis mourants, oser chez Bodinier, ou chez Lamoureux, aux courses, aux thés de six heures (l'heure a changé), et aux bals, et aux pre-

mières, des faces de Gongolaises, trouées d'yeux blancs, ou des joues de Hottentotes, pareilles à d'autres joues, et couleur de réglisse bien cirée.

Que les dieux préservent nos regards et nos baisers de cette noire splendeur ! Jusqu'à présent, — par la clémence d'Eros qui a souci de nos délices, — l'obscurcissement n'atteint que les chevelures. Mais il les atteint incontestablement. Où êtes-vous, frisons d'or fauve, ou d'or presque rouge, tremblants frôleurs du front qu'on voyait à peine, soleil changeant

bouclé au petit fer ? Où êtes-vous, safran des nuques et des courts cheveux près de l'oreille ? Où êtes-vous, mystérieuses mousses, couleur d'automne, entre des blancheurs de neige, couleur de printanières aubépines ? Mais où sont les rayons d'antan ? Selon que l'ordonna, d'un signe de duvet qui vole, l'impérieuse frivolité de la Mode, fanfreluche fée de la ceinture d'Aphrodite, les bandeaux déjà sombres, demain noirs, plats où bouffants, triomphent des frémissements dorés qui nous enchantèrent ; et j'ai miré l'espoir de mon baiser en de lisses noirceurs.

Cependant, mon cher Armand Silvestre, je n'aurais garde de renouveler cette fois la seule querelle qui nous ait jamais divisés. La postérité n'ignorera pas, — se souvenant de vous, il faudra bien qu'elle se souvienne de moi, puisque la ruse de mon amitié s'accroche à

L.M.

votre gloire, — la postérité, certes, n'ignorera point, qu'indissolublement unis, sous la lyrique maîtrise de notre divin Banville, en la vénération de la Beauté, de la Joie, et du Vers en qui sont toute la joie et toute la beauté, nous n'eûmes de discord que sur ce point : la chevelure féminine. Vous la voulez, vous l'aimez, vous la chantez semblable, sur la blancheur sublime des gorges et des reins, à un ruissellement onduleux d'ébène ; moi, j'ai plongé les mains frémissantes de mon rêve dans la longueur blondissante des tresses défaites, ou dans l'or en fusion des rebelles crinières. Que si nous recommencions le combat de jadis, vos triomphantes métaphores, belles comme la nuit et la neige, marcheraient contre les miennes, toutes dorées de soleil ; et vous l'emporteriez, une fois encore, non pas, peut-être, à cause du bon droit, mais à cause de vos plus magnifiques guerrières. C'est donc la

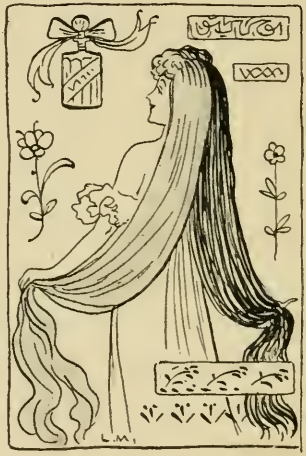
prudence — non moins que l'inutilité d'une lutte jadis entreprise — qui me conseille de ne point rengager les hostilités ; et, puisque la mode nouvelle vous donne raison, je ne regimbe point contre votre victoire, et j'y souscris, en soupirant.

Non, si je note ici la revanche des ténèbres sur les aurores et les midis flamboyants des cheveux, c'est parce que j'entendis, hier, une parole qui m'irrita. Quelqu'un — un sot, certainement — disait : « Bon ; les femmes, l'an passé, se teignaient de blond ; maintenant elles se teignent de noir, voilà tout. » Oh ! l'absurde idée ! Et j'ai le regret de vous dire, Monsieur, que vous n'entendez rien à ces choses. Quoi ! vraiment, vous pensez que les femmes qui n'étaient pas blondes, l'étaient par l'art déplorable des parfumeurs-chimistes ? Et vous croyez que si elles sont brunes à présent, même celles qui sont blondes, c'est grâce à

de sournoises et dangereuses mixtures? Quelle erreur est la vôtre! Apprenez ceci, Monsieur: la femme devient ce qu'elle veut être, par sa seule volonté, et si, elle voulait montrer, comme les Néréides, des cheveux verts, — caprice que, peut-être, elle aura quelque jour, — elle montrerait des cheveux verts, en effet, sans qu'aucune teinture y eût contribué.

Je vois bien ce qui a pu abuser quelques esprits superficiels : tant d'annonces, tant d'affiches où une dame en chemise, châtaine d'un côté, devenait rousse de l'autre, sous l'influence d'un peigne mystérieux, et tant de parfumeurs, et tant de coiffeurs, intéressés à se faire valoir, ont pu donner à penser que la ruse des Eaux colorantes ou décolorantes était pour quelque chose dans la splendeur solaire des chevelures; et il est possible, sans doute, que quelques créatures sans importance, pour éblouir les yeux des avoués de province en

vacances aux Folies-Bergère, aient eu recours à de si faciles et si vils moyens. Mais, sachez-le, la femme, la vraie femme, celle qui a cons-



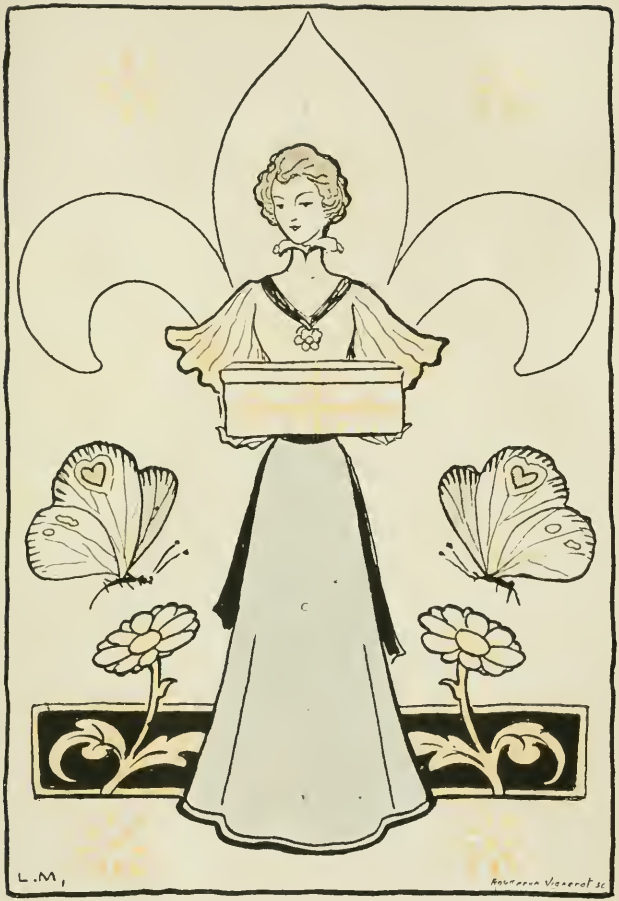
cience du féerique pouvoir qui lui fut dévolu, et sait en faire usage, était blonde, non point parce qu'elle se teignait, mais, tout simplement, — et miraculeusement, je l'accorde — parce qu'elle *voulait* l'être. Elle ne se souciait guère,

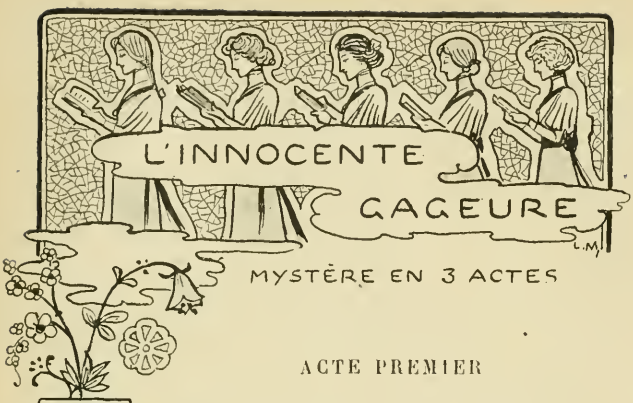
allez ! des flacons aux fallacieuses étiquettes, des cristaux fondants dans des acides ; elle se blondissait de son désir d'être blonde, — de même que, déjà, elle se brunit de son désir d'être brune. Elle se moque des inventions et des promesses de la réclame, — car elle n'a que faire d'être aidée en l'œuvre de ses transformations ! et elle porte en elle le permanent prodige d'être autre, quand tel est le bon plaisir de l'impérieuse fanfreluche qui tremble, tantôt de-ci, tantôt de-là, à la ceinture d'Aphrodite.

Et, justement, ce fait que leur seul vouloir arbore au front de nos amies la revanche des ténèbres, redouble, en exaltant le triomphe d'Armand Silvestre, l'humiliation de ma défaite. Mais quoi ! il faut se résigner à ce qu'on ne saurait éviter. Soyez coiffées de nuit, ô Belles, selon votre toute-puissance ! Le mal n'est point si grand que, d'abord, il me sem-

bla. Car sous l'ébène ou l'or des cheveux, vos yeux sont le même ciel, vos bouches la même rose, et sous la sombre tente ou le pavillon lumineux des chevelures, nous connaîtrons la douceur de vos fidèles tendresses, ou de vos perfidies, aussi délicieuses !

L'Innocente gageure


L.M,
Rouveron Vignerot sc



MYSTÈRE EN 3 ACTES

ACTE PREMIER

Comme les plus vieilles n'ont pas encore quinze ans, elles sont toutes jolies, les pensionnaires de la pension Laurier, — pourquoi pas Laurier-Rose ? — même celles qui seront laides, plus tard, après le mari et les amants. Personnes presque augustes d'ailleurs, quoique si jeunettes ! Car toutes — selon la spécialité de cette illustre Institution — sont nièces de rois, filles de ducs, bâtardes au moins de maisons princières, ou filles de banquiers juifs, la coutume moderne ne défendant plus de mêler aux Lys héraldiques des races le Souci d'or des opulences. Mais leur plus délicieux charme, c'est d'être, — si menues, si ténues, si ingénues, — de la puérilité presque pas encore mi-déclose en adolescence. Et si on n'entendit point leur exquis bavardage enfantin, — ah ! qu'il est enfantin ! — dans le verger fleuri de la pension Laurier, il faut, pour s'en faire une idée, surprendre des conversations de mé-

sanges et de fauvettes babillardes, de nid à nid, parmi les parfums et les brises.

HILDEGARDE

Mais si !

GERBERTE

Mais si !

GAÉTANE

Mais si !

ELFRIDE

Mais si !

BÉNÉRICE

Mais si !

DÉBORAH

Enfin, puisqu'on vous dit que si !

UNE NOUVELLE

Eh ! le moyen de vous croire ? Comment ! je serais arrivée à l'âge où me voici, — car j'ai quinze ans, mesdemoiselles, sans avoir aucune idée de ce singulier plaisir, dont vous semblez faire si grand cas !

HILDEGARDE

Ah ! qu'il est aimable !

GERBERTE

Adorable !

GAÉTANE

Amusant !

ELFRIDE

Attachant !

BÉNÉRICE

Imprévu !

DÉBORAH

Éperdu !

HILDEGARDE

Charme !

GELBERTE

Larme !

GAÉTANE

Fleurs !

ELFRIDE

Pleurs !

BÉNÉRICE

Duel !

DÉBORAH

Ciel !

LA NOUVELLE

Vous ne me ferez jamais croire que mes trois gouvernantes, l'une Russe, l'autre Norvégienne, la troisième Allemande, et Son Altesse l'archiduchesse de Thuringe, ma cousine, m'eussent laissée, jusqu'à ce jour, ignorante d'une telle joie, si elle existait en effet. Au surplus, elle n'est peut-être faite que pour les personnes qui ne sont pas tout à fait de sang impérial ? Incrédule, et issue de héros qui portèrent la couronne de fer d'Henri l'Oiseleur, me voici donc prête à gager que, même en me soumettant aux rites mysté-

rieux dont vous parliez tout à l'heure, je ne connaîtrais point cet étrange délice.

TOUTES

Gageure tenue !

LA NOUVELLE

Laquelle d'entre vous me fera subir l'épreuve ?

TOUTES

Moi !

LA NOUVELLE

J'y consens, — me souvenant des victoires de mon ancêtre Conrad, contre tant d'ennemis conjurés !

HILDEGARDE

Combien nous ne vous sommes pas ennemies ! Mais une seule suffira à vous confondre, à vous persuader plutôt, — ah ! je vous l'assure ! — et, encore que je sois peu experte, hélas ! à ces choses.....

GERBERTE

Mais si !

GAÉTANE

Mais si !

ELFRIDE

Mais si !

BÉNÉRICE

Mais si !

DÉBORAH

Extraordinairement !

HILDEGARDE

... Je m'offre à tenter l'aventure !

TOUTES

Oui !

LA NOUVELLE

Quand aura lieu l'épreuve ?

HILDEGARDE

Ce soir même. Dès que vous serez rentrée

dans la chambre qui vous est réservée, noble et si jolie cousine de l'archiduchesse de Thuringe, et que toutes les autres, hors une, seront couchées au dortoir.

LA NOUVELLE

Bien !

DÉBORAH

Mais par laquelle d'entre vous sera révélée la victoire de l'une ou de l'autre ?

HILDEGARDE

Je ne parlerai pas, confiante en la loyauté de mon adversaire.

LA NOUVELLE

Bien !

GERBERTE

Mais...

GAÉTANE

Quel sera...

ELFRIDE

Le...

BÉNÉRICE

Prix...

DÉBORAH

De la gageure?

HILDEGARDE

Je donnerai, si j'échoue, la volière toute gazouillante d'oiseaux de toutes les couleurs, que m'envoya mon oncle le maharadjah de Lhangôr.

LA NOUVELLE

Si je suis persuadée, je donnerai, le lendemain du premier dimanche que j'irai passer à l'ambassade de Thuringe, une boîte de dragées et de violettes pralinées!

TOUTES

Une boîte de dragées et de violettes pralinées! oui! oui! oui!

Car, nièces de roi, filles de ducs, bâtardes de princes, héritières de financiers, n'importe, et même grandes filles déjà, — mais si innocentes encore ! — on raffole des dragées, qui craquent sous les dents, et des prâlines de violettes, qui sont comme du printemps sucré.

ACTE SECOND

Sous les lampes du dortoir, pareilles à de petites lunes familières, les pensionnaires de la pension Laurier sont couchées, si blanches, toutes mousselines et dentelles, dans leurs pâles lits de dentelle. Mais elles n'ont garde de dormir, à cause de la gageure ! Car c'est l'heure de l'épreuve. Et toutes, — craignant le passage de quelque maussade surveillante, lèvent un peu le drap, se cachent à demi, la tête vers la porte de la chambre presque impériale, où fait le guet — on l'a choisie pour cette fonction, à cause de son jeune âge, garantie de candide franchise, — la plus jeune, la plus petite des nobles demoiselles.

GELBERTE

Eh bien ?

GAÉTANE

Hein ?

ELFRIDE

Quoi ?

BÉNÉRICE

Rien encore ?

LA PLUS PETITE

Rien.

DÉBORAH

C'est étonnant.

GERBERTE

Nous avons peut-être eu tort...

GAÉTANE

De confier...

ELFRIDE

Nos intérêts...

BÉNÉRICE

A Hildegarde.

DÉBORAH

Ingrates !

LA PLUS PETITE

Ah !

DÉBORAH

Qu'est-ce que je disais ?

LA PLUS PETITE

Non. Rien. Quelque chose a craqué. Bien sûr, c'est le bois de la porte où je m'appuie pour entendre.

Il y a de petits rires, gazouillis qui se fourrent la tête sous l'aile. Et les lits sont si blancs que l'on penserait, à cause de ces nids de neige, à des hermines qui seraient oiselles. Cependant Hildegarde rouvre la porte, traverse le dortoir, gagne sa couche non moins blanche. Elle est grave, presque solennelle, comme quelqu'un qui vient d'accomplir un auguste devoir. Elle ne parle pas. On ne l'interroge pas. Telles sont les conventions de la gageure. Cependant il y a encore de petits rires, non sans espérance, dans les nids d'hermines-oiselles. C'est, enfin, le sommeil, le doux, le pur, l'honnête sommeil puéril sous les lampes pareilles à de petites lunes innocentes.

ACTE TROISIÈME

Dans le verger fleuri de la pension Laurier, — ou Laurier-Rose, — les pensionnaires, si jolies d'être si jeunes, si exquises d'être si pures, vont et viennent, en des groupes, qui ressemblent à des rosiers marchant où il y aurait des roses de toutes les couleurs. Trois jours durant, fidèles à leur promesse, elles n'ont pas interrogé Hildegarde, et la Nouvelle n'a rien dit. Aux classes, aux offices, elle semblait songeuse, mélancolique, sans tristesse pourtant, détournait, toujours, les yeux des yeux qui lui demandaient : « Eh bien? » Hier, dimanche, elle est sortie avec ses trois gouvernantes, qui l'ont conduite à l'ambassade de Thuringe, et elle en est revenue, et elle ne dit rien. Si grande que doive être la discrétion des gens qui ont gagé, on ne saurait la pousser à l'extrême. Que signifie ce silence, avec ces yeux fixes, étonnés? Pourquoi la Nouvelle ne parle-t-elle pas? Il faut qu'elle s'explique enfin. Car les enjeux du pari ne sont pas médiocres. Puis, il y a le point d'honneur. On se résout à troubler la réserve où se maintient, étrangement, la vaincue ou la victorieuse. Quant à Hildegarde, sur qui pèse une si grande responsabilité, elle se tiendra à l'écart, selon son devoir, prête à ne pas discuter la sentence.

GERBERTE

Voyons !

GAÉTANE

Eh bien ?

ELFRIDE

Il est temps !

BÉNÉRICE

Êtes-vous persuadée ?

DÉBORAH

Ou ne l'êtes-vous pas ?

GERBERTE

Existe-t-il ce plaisir, aimable, adorable ?

GAÉTANE

Amusant ?

ELFRIDE

Attachant ?

BÉNÉRICE

Imprévu ?

DÉBORAH

Eperdu ?

GERBERTE

Charme et larme ?

GAÉTANE

Fleurs ?

ELFRIDE

Pleurs ?

BÉNÉRICE

Duel !

DÉBORAH

Ciel ?

La nouvelle ne répond point, rougissante. Tant les roses blanches, — non point aux rosiers, — mais aux joues des jeunes filles, deviennent vite des roses roses. Elle s'éloigne en faisant signe qu'elle va revenir. Elle revient en effet. Elle a l'air hautain, troublé cependant, d'une illustre vaincue qui, dans l'aveu de sa défaite, conservera sa fierté. Elle porte, tribut, un grand carton. Au

lieu d'un sac de bonbons, il y en a trois. « Merci ! » dit Hildegarde, qui croit avoir le droit de se rapprocher. Vous pensez si les princières pensionnaires de la pension Laurier, triomphantes, croquent avec plaisir les dragées et les violettes pralinées !

Universitäts BIBLIOTHEK

TABLE

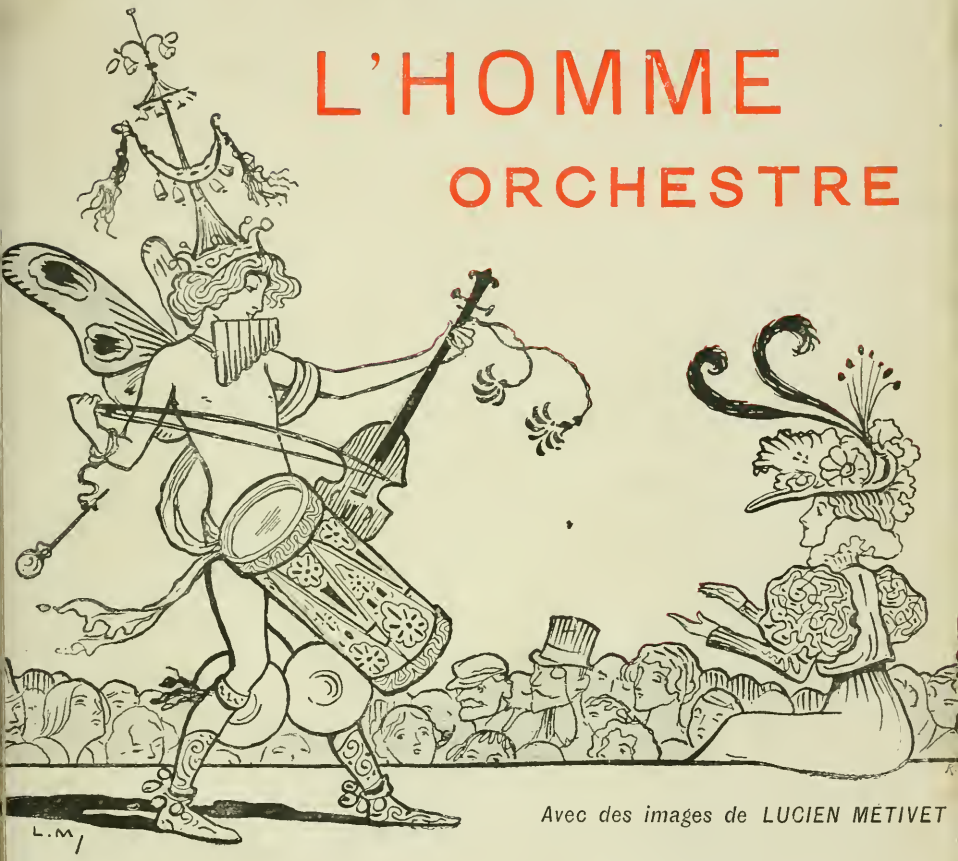
L'Homme-orchestre. 1
Comment le Diable est devenu chauve 21
Le danger pour tous. 35
Les Irréprochables 59
Le larcin dans le bois 81
Les amants voyageurs et le tigre indien. 95
L'idéal qui passe 109
Le poète et la perle 125
Antithèse ou nuance. 139
Le reflet, l'odeur, la flamme et l'image 159
Le portrait du mur vide. 177
L'inutile prévoyance. 191
L'ondin de l'eau qui vire. 205
La revanche des ténèbres. 221
L'innocente gageure 235

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

CATULLE MENDÈS

Sixième édition

L'HOMME ORCHESTRE



Avec des images de LUCIEN MÉTIVET

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1896

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

GUY DE MAUPASSANT

BEL-AMI, édition illustrée par FERDINAND BAC

Un vol. grand in-16. — Prix : 5 fr.

GEORGES OHNET

L'AME DE PIERRE, illustrations de ÉMILE BAYARD

Un vol. in-16 jésus. — Prix : 3 fr. 50

PIERRE VALDAGNE

VARIATIONS SUR LE MÊME AIR, roman.

Avec des dessins en rouge et noir par LUCIEN MÉTIVET

Un vol. grand in-16 jésus. — Prix : 3 fr. 50

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

10 F

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

29 OCT 1998

15 OCT. 1998

a39003 002137767b

CE PQ 2359
.M5H6 1896
COO MENDES, CATU L'HOMME ORCH
ACC# 1225245